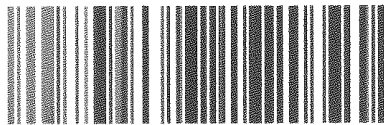


VUES ... DE MA FENÊTRE - Manu

VUES ... DE MA FENÊTRE



I.S.B.N.
9782957890002



Dépôt Légal : Juillet 2021

Prix : 14,00 €

Manu

EPILOGUE

J'espère que ces écrits auront plu à certains d'entre vous. Cela est loin d'être parfait, mais il faut en tirer quand même du positif.

Courage à tous ... et peut-être à bientôt ...

Emmanuel CERF-TOURNIER

- Dimanche 3 Décembre 2017 -

La dernière tante de Nevers qui s'en va ...

— Ma grand-mère Geneviève, et l'une de ses filles, Annick, vivaient ensemble dans une maison bourgeoise, à près d'un kilomètre de chez moi, toujours à Nevers, et ce depuis la fin des années 60. Elles avaient hérité cette maison de ses parents, et il avait fallu agrandir cette habitation, et y faire des travaux.

Quand ma grand-mère décéda le 13 Mars 2004, ma tante dû alors vivre seule dans cette grande maison, et elle y parvint. Elle achètera un Yorkshire terrier, et s'y trouvera très bien.

Puis, à l'automne 2017, elle avait contracté une sorte de grippe, avec une fièvre qui n'en finissait pas. Malgré médicaments et traitements, cela n'empirait pas, mais ne s'améliorait pas.

Annick était asthmatique, et savait ce que c'était que de bonnes bronchites. Elle en avait eu plein dans sa jeunesse.

Le Dimanche 3 Décembre, comme tous les jours, ma mère l'appelait au téléphone, pendant une bonne demi-heure tous les matins, pour avoir de ses nouvelles. Et là, ce fut tel un miracle, plus de voix enrouée, ni de fièvre, ni de bronchite. Annick semblait guérie.

Mais cela sera de courte durée. De plus, elle était sensible aux émotions, et avait dû déjouer auparavant une tentative de cambriolage. Et on ne l'avait pas crue.

Le dimanche soir, mon père - alors que jadis il lui rendait visite régulièrement, et avait cessé de le faire depuis des années - ressentit le besoin d'aller la voir. A vingt heures environ, il la trouva chez elle, et la vit allongée dans son lit, dans sa chambre, dans un état semi-comateux, les yeux révulsés. Totalement désespéré, il appela le SAMU de toute urgence, qui intervint quelques minutes plus tard. Mais ce fut trop tard et le médecin chef notifia le décès, et le verdict fut sans appel : embolie pulmonaire. Nous serons immédiatement informés et atterés de cette mort soudaine.

Le mois de Décembre de l'année 2017 nous aura privé d'elle peu avant Noël, tout comme le lendemain, Jean d'Ormesson, et le surlendemain, un monument de la chanson française, Johnny. La nuit, quand reviendra la nuit ...

Maintenant le jour se lève sur des horizons, on l'espère, bien meilleurs.

La vie est un perpétuel recommencement. On n'est pas grand chose sur cette terre, et notre passage n'est qu'une mission à effectuer, selon un destin qui semblerait tout tracé ...

VUES ... DE MA FENÊTRE

par Manu

**Biographie d'éléments marquants
de 1968 à nos jours ... et plus !!!**

- Mercredi 7 Janvier 2015 -
L'Adieu à ma tante de Marseille

— Triste début d'année 2015. Un évènement sans précédent venait de toucher la France entière, avec l'attentat de Charlie Hebdo, et l'hypermarché casher, dont tout le monde aura entendu parler.

Dans les mêmes moments, ma tante vivant à Marseille - qui se battait depuis des mois contre un méchant cancer - allait nous quitter durant l'après-midi de cette journée. Nous apprendrons sa disparition le soir.

Elle avait un culot incroyable, une battante, et quand elle venait nous rendre visite à Nevers, une à deux fois par an, elle avait toujours le moral. La maladie aura finalement eu raison d'elle. Quelques jours plus tard, je vis sur le site internet de La Provence, son avis de décès. Elle avait, bien longtemps avant qu'elle ne nous quitte, choisi la crémation.

Difficile d'en faire son deuil, mais on gardera d'elle le souvenir d'une personne joviale et volontaire.

L'année 2015 sera pour nous tous une année de m... car en Avril de cette même année, ce fut le tour de mon oncle, de Marseille, de décéder. Lui, qui était médecin, était originaire de Nevers, et ma tante, de Draguignan, dans le Var. On les appelait "Les Marseillais", quand on les voyait débarquer à Nevers pour quelques jours. Leur accent méridional restera dans nos esprits.

A la fin de de cette année-là, je décidais de me remettre - une fois de plus - dans les études, et en cours du soir pour devenir Ingénieur du Son. Cela me fascine toujours autant d'ailleurs, mais les débouchés sont bien peu porteurs ... surtout en ce moment.

A force de volonté, j'y arriverai, et en Juin 2016, un nouveau titre s'ajoutera à mon bagage. Au moins du positif !

- Samedi 13 Mars 2004 -
Au revoir Geneviève

— Ma grand-mère paternelle, Geneviève, allait bientôt fêter ses 92 printemps, elle qui était de 1912. Et même si elle avait cinq ans de moins que mon autre grand-mère, Denise, elles auront vécu presque la même durée de vie.

La veille, le Vendredi 12 Mars, toujours bien portante malgré une chute quelques années plus tôt, elle lisait encore beaucoup, avait une grande culture générale, et continuait à entretenir sa mémoire en faisant bon nombre de mots croisés et de mots fléchés.

On n'aurait jamais imaginé qu'elle partirait la nuit suivante, durant son sommeil. Ce samedi-là, ma tante - qui vivait avec elle -, et avait passé une partie de sa vie à ses côtés, appela en catastrophe vers les huit heures du matin : *"Il faut appeler un médecin, vite, elle ne bouge plus, et elle est toute froide"*, disait ma tante à mes parents, au téléphone.

J'allais chez elle avec mon père, une heure plus tard. Il fallait se rendre à l'évidence, Geneviève n'était plus. La peau froide et blanche, la bouche ouverte et totalement inanimée, faisaient comprendre que son heure était passée, et qu'il faudrait continuer la vie sans elle.

On organisa les funérailles en famille. Ce fut très dur, car j'appréciai sa bonté, et toujours sa bonne humeur ...

Mardi 16 Mars, ce fut le dernier adieu. Vers les quatorze heures, notre famille de Marseille partit, et les uns et les autres regagnèrent leur maison et leur travail.

Une page fut tournée, mais on la gardera encore longtemps dans nos coeurs.

VUES DE MA FENÊTRE ...,
est un livre qui retrace la perception
d'évènements divers vus par l'auteur, une
façon de regarder sans être vu tout un tas
de faits personnels et divers, comme si cela
était vu de manière "panoramique".

- Samedi 1er Février 2003 -
Bis repetita pour les navettes ...

Pourquoi avoir choisi un tel titre ?

La vie peut être belle ? Oui, bien sûr ...

Cette biographie traite d'évènements, avec des chapitres qui ont pour titre des dates dans l'ordre chronologique, qui sont des dates du monde géopolitique, social, culturel, ou technologique.

Manu se souvient de ces dates, au moment où il les a vécues, et des dates d'évènements personnels marquants. Ce n'est pas un journal de bord, ni un journal intime, mais une simple chronologie.

Tout y est réel, vrai, avec parfois une pointe d'humour.

Et voici la liste des dates-chapitres.

Emmanuel CERF-TOURNIER

— Journée d'hiver, avec un très mauvais temps à l'extérieur, et une télé que j'avais hérité de mes parents, à réparer dans le salon.

J'ai dû passer tout mon après-midi pour trouver cette maudite panne, et vers 19 heures, enfin, après de longs efforts, le poste était fonctionnel.

A vingt heures, le journal télévisé de Claire Chazal commençait sur la une, et le premier gros titre fut la destruction de la navette américaine Columbia, quelques dix-sept ans plus tard après l'accident de Challenger.

Dans les documents d'archives, on peut revoir ce qui s'est passé à Cap Canaveral à cette époque, et une nouvelle tragédie allait endeuiller les familles d'astronautes, quand cette navette allait atterrir.

Comme Challenger, on dénombrera également sept victimes. La NASA allait encore payer un lourd tribut, en dépit de gros efforts pour renforcer la sécurité de ces engins.

Tout à coup, j'eus un immense chagrin, à imaginer tout cet équipage payer du prix de leur vie, voyant venir la mort, contrairement à Challenger où la désintégration eut lieu au décollage. Columbia se consumait dans l'atmosphère, en brûlant de multiples débris dispersés dans plusieurs états, au retour. Certains badauds eurent même l'idée saugrenue de revendre ces débris sur des sites internet.

Une fois de plus, la science et la haute technologie auront fait payer un prix fort à cette mission.

De nombreux hommages seront faits, venant de tous les coins de la planète.

L'homme est bien si petit pour un univers aussi grand.

Puis, ensuite, je n'y accordais plus vraiment d'importance. L'après-midi, j'attaquais une autre tournée, ce Mardi 11 Septembre, dans un quartier cosu à l'Ouest de Nevers. Une partie de cette tournée était faite à vélo, l'autre, avec ses rues très pentues, en voiture. Avec du retard, je m'y mettais vers les dix-sept heures. Machinalement, j'allumai l'auto-radio, et la station que j'écoutais - une grande radio pop-rock Orléanaise - fut coupée par un programme d'urgence et l'auto-radio se cala sur France Info.

Quelle ne fut pas ma surprise, quand j'entendis ce qu'il venait d'arriver sur le sol américain. Deux avions détournés qui se sont écrasés sur les tours jumelles à New-York, puis leur effondrement, ainsi qu'un autre avion venu s'écraser sur le Pentagone. Je compris alors immédiatement, que ce que j'avais ressenti le matin de cette sombre journée, venait de se produire. Avec beaucoup d'effroi, j'en parlais à des collègues de travail, qui étaient médusés de ce qui venait d'arriver.

Le soir même, arrivé à la maison, je n'osais pas allumer la télé pour voir ces horribles images de bâtiments en feu, de personnes se jetant dans le vide, d'immeubles qui s'écroulent dans la fournaise. Sur la première chaîne, un expert en bâtiment qui affirmait qu'aucun bâtiment ne pouvait résister à l'impact d'un avion, puis le Président Jacques Chirac fera un discours de dernière minute, tandis que le journaliste Thomas Hugues présentera en boucle, toute la nuit jusqu'au petit matin, ces images insupportables.

Bien des années plus tôt, en 1979, quand j'étais en sixième au collège, j'avais choisi l'anglais comme langue vivante. Le professeur, Gérard Barateig, aujourd'hui disparu, nous avait accueilli dans cette salle, où se passeraient les cours dans la langue de Shakespeare. Au dos de la porte de la salle, peinte en orange, un immense poster du World Trade Center. Ce professeur était très fier de cette image.

Nous commençons le premier cours. Même jour de semaine, même date. Le Mardi 11 Septembre 1979, et à 16 heures. Vingt-deux ans plus tard, tout s'est effondré.

J'avoue avoir encore froid dans le dos, repensant à cette terrible journée et ses trois mille victimes.

Ne dites pas que j'ai joué au prophète, le hasard n'existe pas. Mais j'avais probablement ressenti que les pirates de l'air avaient commencé à fomenter ces attentats à 5 h 30, heure locale en Amérique, et qu'il était 11 h 30 à Nevers à ce moment-là, sous le porche de la résidence où se trouvaient ces deux femmes.

- Samedi 25 Décembre 1971. p. 1
- Lundi 1er Juillet 1974. p. 2
- Lundi 05 Juillet 1976. p. 3
- Samedi 11 Mars 1978. p. 5
- Samedi 14 Juillet 1979. p. 6
- Lundi 03 Août 1981. p. 8
- Dimanche 08 Novembre 1981. p. 9
- Jeudi 10 Février 1983. p. 11
- Mardi 02 Août 1983. p. 12
- Samedi 08 Décembre 1984. p. 14
- Jeudi 26 Septembre 1985. p. 15
- Mardi 28 Janvier 1986. p. 16
- Jeudi 19 Juin 1986. p. 17
- Jeudi 04 Juin 1987. p. 18
- Mardi 02 Février 1988. p. 19

- Samedi 03 Juin 1989.	p. 20
- Mardi 02 Octobre 1990.	p. 21
- Mercredi 08 Juillet 1992.	p. 31
- Mardi 05 Octobre 1993.	p. 34
- Mercredi 1er Février 1995.	p. 36
- Lundi 25 Août 1997.	p. 41
- Dimanche 12 Juillet 1998.	p. 44
- Mercredi 27 Octobre 1999.	p. 45
- Samedi 1er Janvier 2000.	p. 47
- Mardi 25 Juillet 2000.	p. 48
- Mardi 11 Septembre 2001.	p. 49
- Samedi 1er Février 2003.	p. 51
- Samedi 13 Mars 2004.	p. 52
- Mercredi 07 Janvier 2015.	p. 53
- Dimanche 03 Décembre 2017.	p. 54

- Mardi 11 Septembre 2001 - Terreur sur le sol américain

— Très belle journée, bien ensoleillée, qui commençait en France. Journée fraîche et estivale pour ce matin-là.

Comme de coutume, tous les mardis, je faisais une tournée de distribution de journaux et d'imprimés publicitaires gratuits en plein centre-ville de Nevers. Non loin de la Loire, un immeuble avec un porche, où d'un côté se trouve un sas de poubelles, et de l'autre, en face, tout un bloc de boîte aux lettres pour tous les résidents. Une pile de journaux sous le bras, j'entrais sous ce porche pour garnir les boîtes de journaux, quand tout à coup je vis une dame âgée qui passait là - que je connaissais car j'avais quelques semaines auparavant eu une discussion avec elle. Elle était retraitée de La Poste, et venait de Saint-Germain-en-Laye, dans les Yvelines.

Sauf que ce matin-là, elle passait tranquillement devant moi, et une jeune femme âgée de 25-30 ans, arriva en pleurs, et s'approcha sur cette dame. Cette dernière lui dit : *"Mais qu'est-ce qu'il t'arrive mon petit ?"*. Elle la serrait dans ses bras, et elle se mit à raconter ce qu'il venait d'arriver. Il était 11 h 30 ce matin. *"C'est affreux, vous ne pouvez pas savoir. Je reviens de l'hypermarché des Bords de Loire, il y avait un gamin en trottinette, qui venait de se faire renverser sur le parking, par une voiture. Il était comme mort. Il ne bougeait absolument plus, et tout ce tas de badauds (...)"*.

La vieille dame tentait de tout faire pour la consoler, et lui remonter le moral, en vain. J'assistai surpris à cette situation. Puis, j'intervins en disant : *"Ne vous en faites pas, je pense comme cette dame, il doit être simplement commotionné cet enfant, et il s'en sortira. Elle a raison, cela ira mieux pour lui bientôt. Mais, par contre, je ressens quelque chose de bien plus grave, qui va arriver quelque part dans le monde. Je ne peux pas dire ni où, ni quand, mais cela va arriver sous peu. Au revoir Mesdames"*.

Dès que j'eus fini de leur dire cela, je ne savais effectivement rien de ce qui pouvait arriver.

Environ une semaine auparavant, quand je préparais cette tournée dans mon garage, j'avais empilé des catalogues pour la future rentrée des classes qui se préparait. Des catalogues pour une grande enseignante, qui étaient de forme carrée, et j'en avais fait deux immenses piles sur une table devant moi, pour alterner avec d'autres journaux à encarter ensemble. Quand je voyais ces deux grandes piles, cela me faisait penser au célèbre World Trade Center dans le coeur de New-York. Et en voyant cela, je me disais : *"C'est étonnant qu'il n'y ait jamais eu un avion qui se soit crashé sur ces immeubles. Cela pourrait arriver"*.

- Mardi 25 Juillet 2000 -
Le cygne s'écrase sur un hôtel ?

— Un Mardi, à priori comme les autres, où je partais en tournée pour livrer des médicaments dans diverses officines du département voisin du Cher, près de deux mois après avoir signé un CDI chez un employeur multi-services, me faisant faire des livraisons un peu partout dans la région.

Superbe journée en perspective, et lorsque je m'arrêtai à Levet, dans le Cher, la pharmacienne, ainsi que ses préparatrices, parlaient d'un crash d'avion dans la banlieue parisienne. Et pas n'importe quel avion. Un fleuron de la haute technologie franco-britannique, qui avait déjà presque trente ans, le Concorde.

Ce qui me paraissait étrange dans ce que je venais d'entendre, c'est que j'y avais pensé quelques semaines auparavant, en ressentant qu'un accident de ce type allait probablement arriver.

J'écoutais la radio dans la voiture de la société, je n'y croyais pas, et pourtant c'était bien réel.

Le soir, à la télévision, les images tournaient en boucle sur cette catastrophe, sans encore savoir ce qui l'avait provoquée.

Le lendemain, les journaux firent leurs unes sur ce crash.

On en connaîtra les causes bien plus tard, et ce ressenti d'accident (ou de crash), je l'aurai encore, dans l'histoire qui va suivre ...

- Samedi 25 Décembre 1971 -
ou le premier Noël en souvenir.

— Certes, on dit que le plus lointain souvenir qui puisse ressurgir dans votre mémoire, est celui où l'âge est de trois ans. Je me souviens de ce Noël passé en famille devant la télé du salon, où l'on y voyait la célèbre mire de l'O.R.T.F. en noir et blanc, et son damier. Mes parents étaient là, et dans ma tête de gosse, je me disais : *"Bigne, comment eux ont-ils pu naître en étant si grands ?"*. La télé, en noir et blanc à l'époque, passait des films et téléfilms d'un autre temps, et je me disais : *"Tiens, on voyait tout en noir et blanc à l'époque ?"*.

Quelle indiscretion cette télévision !

Et je croyais, en la regardant, que l'on épiait la vie privée des gens, et de la mettre à la vue de tous, et que cela était pareil pour nous. Quelle honte !

Puis je réalisais, bien après, que l'on avait formé des gens appelés acteurs ou comédiens, qui jouaient dans ces films ...

Ce Noël était le seul où nous étions tous en famille, avec le Pépère, mon seul arrière-grand-père paternel, que j'ai connu de son vivant.

Ebéniste de renom, monté en grade, et finissant comme Ingénieur à la SNCF, j'appréciais son franc-parler et son talent à l'auto-dérision.

Il était assis là, au bout de la table lors du repas.

Et il nous a quittés peu après, malgré son courage.

- Lundi 1er Juillet 1974 - ou embarquement immédiat.

— Ils sont chanceux les gosses qui ont l'opportunité d'avoir des vacances en colonie de vacances.

Ce fut ma première expérience. Mes parents avaient trouvé une home d'enfants, en Haute-Savoie, à Morzine exactement. Il fallait monter de Nevers à Orly, afin que j'embarque dans un avion, direction Genève en Suisse. Ma grand-mère maternelle, Geneviève, me disait avant de partir : *"Tu verras, mon petit, comme les maisons sont petites vues du ciel !"*.

Je quittais mes parents, avec mes bagages et fringues étiquetés à mon nom et allais là-bas, dans l'inconnu ...

L'avion décollait. Et, en bout de piste, on prit enfin de l'altitude. Comme dans du coton, l'avion perçait les nuages. Les maisons étaient effectivement bien petites vues de là-haut. Le repas n'était pas terrible. Je me souviens de ces petits-pois bouillis, et de mon manque d'appétit. Le voyage arriva à sa fin, au bout de peu de temps, en Confédération Helvétique. Ensuite, un car nous amenait à ce home d'enfants.

Nous faisons des excursions en montagne les après-midis, et l'on jouait au Mille-Bornes ou au Scrabble, tandis que les matins nous effectuions de longues marches à pied. Au bout de certains virages, des lavabos-fontaines où coulaient des eaux d'une incroyable limpidité ; eaux de sources qui étaient bien sûr potables.

Les nuits étaient pleines d'angoisse dans cette grande chambre, où nous dormions tous ensemble. J'étais le plus jeune des enfants cette année-là.

Les autres enfants s'y plaisaient, recevaient des feutres de couleur pour faire des dessins, et je m'interrogeais sur le nombre de jours à effectuer encore dans ce chalet. Sébastien, un copain de dix ans, me faisait des signes avec ses mains pour me dire le nombre de jours restants.

Les douches étaient immenses, bleues. Un grand escalier montait vers une série de lavabos les uns à côté des autres. Me montrant réticent à me deshabiller devant les autres, la monitrice me disait : *"A ton tour ... Si tu n'y va pas, ça va mal aller ..."*.

Le 13 Juillet au soir, on était tous sur la mezzanine, grand balcon qui dominait Morzine. Un gigantesque feu d'artifice fut tiré, magnifique.

Le lendemain, nous étions montés au grenier, où régnait une chaleur étouffante, normal pour un mois de juillet. Nous jouions avec un déguisement de cheval, où nous étions deux dessous ... Difficile de bien garder l'équilibre.

Puis je m'isolais, et l'ambiance me semblait insupportable vu mon jeune âge. Les diarrhées suivirent et la directrice du home d'enfants appela mes parents : *"Nous ne pouvons plus le supporter"* leur disait-elle au téléphone. Mes parents arrivèrent. On m'avait appris la politesse, et je resterai sage, de peur d'y retourner ...mais les voyages forment la jeunesse, dit-on !

- Samedi 1er Janvier 2000 - La fin du Monde viendra-t-elle ?

— Quand l'année 1999 tira sa révérence, et ses caprices avec une météo tumultueuse, deux tempêtes meurtrières, et particulièrement destructrices les 24 et 26 Décembre, j'avais hâte de voir ce que serait le passage à l'an 2000.

J'avais tant entendu parler que lorsque l'on passerait le cap du nouveau millénaire, ce serait la fin du monde.

Je me mis à patienter toute cette journée du 1er Janvier 2000, pour voir si effectivement la fin du monde se produirait. Et rien ne se produit. Ce sera alors remis à plus tard ... Et on profiterait bien encore de la vie !

Les pompiers intervinrent le Vendredi 29 Octobre, et elle fut hospitalisée sans plus attendre. Son état de santé se dégrada très rapidement au fil des heures, et le samedi matin, elle tomba dans le coma.

Le Lundi de la même semaine, il se trouva qu'à cause de ma maladresse, je cassais un verre de mes lunettes en sortant de la douche. Apportées en réparation, je devais les récupérer le samedi dans l'après-midi. J'allais chez l'opticien en ville à pied.

Tandis que j'attendais patiemment dans sa boutique, je voyais des loupes géantes sur un présentoir. Je me disais que ce serait parfait pour elle, car elle ne voyait plus très clair pour lire ses journaux. "*C'est pas la peine, elle est morte*" me disait une voix intérieure. Je n'y croyais pas.

Quand je sortis de la boutique, je remontais la rue où se trouvait un artisan marbrier et d'articles funéraires. Et sans le vouloir, je vis en vitrine une plaque gravée "*A ma grand-mère*". A ce moment-là, je pris ces signes très au sérieux.

Arrivé presque à la maison, mes parents étaient dans leur voiture. Mon père descendit la vitre : "*L'hôpital vient d'appeler, grand-mère est morte*". Je l'avais ressenti. On parti tous aux pompes-funèbres.

Denise sera inhumée le lendemain de la Toussaint 1999.

- Lundi 05 Juillet 1976 -

Let's go to Villefranche-de-Panat !

— Pour les gens de ma génération, l'année 1976 pourrait être synonyme de réchauffement climatique. Même si l'on n'en parlait pas vraiment à l'époque, celui-ci semblait pourtant bien amorcé.

Lundi 5 Juillet 1976, on partait tous les cinq en famille, direction l'Aveyron, région Midi-Pyrénées. Voyage bien long, avec un arrêt restaurant dans la ville de Rodez, où un horrible mal de ventre me torturait. Mais cela passait à la fin du voyage. On arrivait sur les lieux : une grande bâtisse, trois chambres à l'étage, tandis que les propriétaires vivaient en bas. Un immense potager à l'arrière, et une route qui menait à un grand barrage au bout d'un lac artificiel. Cela changeait de l'été précédent à Arcachon, en Gironde, de ses grandes plages ensablées, et des repas de poissons et de crustacés au fin goût iodé, et des soirées endiablées en discothèque ...

Cet été 1976 était différent des autres, car il était le premier où nous nous retrouvions tous en famille, parents et grands-parents. Dans cette maison où nous étions hébergés, un soir, mon grand-père maternel Louis enfilaient son pyjama, et c'est là que je vis son handicap. Il avait été amputé d'une jambe au niveau du genou, et je pris conscience de cette souffrance. Je le découvrais et ce fut très choquant pour moi. Mon grand-père n'était pas coléreux, mais colérique. Il ne fallait pas le titiller trop longtemps pour l'entendre vociférer : "*Macarel de fils de ...*", et par la suite tout volait dans la pièce ou dehors.

Tandis que l'on commençait à s'équiper de téléviseurs en couleurs, pour la première chaîne de télévision et autres publicités de Renault 14 en forme de poire, entre autres, le divertissement devant ce poste de télévision semblait bien ennuyeux. On décidait alors de descendre en famille à Ganges, dans l'Hérault, pays de naissance de ma mère et de ma grand-mère, ainsi que de toute leur fratrie.

Quels gens sympathiques ! Quelle belle ville, Montpellier et ses grands quartiers résidentiels. L'oncle de ma mère, Paul, me promenait sur sa mobylette, et l'on vit ces grandes demeures à proximité d'une rivière, dotée d'une noria, roue à aubes pour des moulins ou productrices d'électricité.

D'ailleurs, avec mes grands-parents, nous faisons souvent des escapades le long de la plage, aux abords de ce lac. Des mini-rivières, d'une largeur de vingt centimètres, amenaient de l'eau en permanence, et il y avait des zones de sables mouvants à ne pas trop approcher. Je m'y aventurais une fois, et je dû y laisser mes bottines, embourbées à moitié. Ma grand-mère m'en avait extirpé, et les chaussures restèrent sur place. Elles y sont peut-être encore !

Mon grand-père, bricoleur de génie, m'avait construit une petite roue à aubes, à l'aide de restes de boîte de conserve. Une noria miniature que je faisais tourner dans les eaux tumultueuses de ces petits ruisseaux, entre les goûters de Papy Brossard et autres sandwiches.

Chez les propriétaires de cette maison de location, vivait une adolescente de quinze ans, Céline. Je n'ai plus aucun souvenir d'elle, que son prénom.

Farceur et facétieux, il paraît que je déposais des pierres devant la porte de ses parents, chose que j'ai oubliée ... mais pas ma grand-mère. Elle me rappela que ces gens ne voulurent plus nous voir une fois partis ...

Sous un soleil de plomb, nous quitions Villefranche-de-Panat, un matin de fin Juillet 1976, pour aller plus tard en Provence, dans le Var, à Lorgues exactement. Je regardais le ciel, d'un bleu si limpide, d'un azur sans nuages, en me demandant : *"Ça y est, il ne pleuvra plus jamais"*.

Catastrophe : des vaches mourraient de faim, n'ayant plus d'herbe à brouter dans les prés. Conséquence de cet été 1976, où le réchauffement climatique se développait ... sans que l'on s'en soucie.

- Mercredi 27 Octobre 1999 - Au revoir Denise

— La relation entre ma grand-mère maternelle, Denise, et moi, était quasi-fusionnelle. Elle m'adorait, j'étais son seul petit-fils, et dans mon enfance, si elle était parfois juste et autoritaire, elle m'a gâté jusqu'à la fin de mon adolescence.

Très tôt dans ma vie, alors que je n'avais qu'à peine sept ans, je réalisais ce que c'était que la mort, et son côté irréversible. J'avais eu un jour, en partant à l'école, un coup de blues, en imaginant le pire, le jour où elle partirait.

Elle a traversé durant toute sa vie, de terribles épreuves. Elle avait six soeurs, originaires de Saint-Martin-de-Londres, dans le département de l'Hérault. Elle a vécu les deux guerres mondiales, et les temps bien après, jusqu'à ce maudit Mercredi 27 Octobre 1999.

J'étais dans le bureau de mon père à enregistrer de la musique, au beau milieu de l'après-midi, et comme de coutume, ma mère allait lui rendre visite comme tous les soirs, de 18 heures à 20 heures environ. Ce soir-là, elle y alla - simple routine -, mais quelques instants après, le téléphone sonna chez mon père. *"C'est toi Manu, viens vite, il y a Mamie qui est tombée par terre entre le couloir et le salon. Elle s'est embronchée dans un petit tapis au sol. Il y a du sang, et elle ne bouge presque plus, ça fait peine à voir"* hurlait ma mère dans l'appareil.

J'enfilais mes chaussures, et courut au plus vite. Le spectacle était bien triste. Elle bougeait un peu, mais je n'arrivais pas à la soulever afin de la remettre dans une position confortable sur un fauteuil. Peu après, mon père revint du travail. Je suggérai que l'on appelle le SAMU, mais on me répondit que ce n'était pas nécessaire. Erreur ? A trois, on parvint à la mettre sur le fauteuil. Quelques instants plus tard, ma mère lui demanda si elle allait mieux ? *"Je vais bien"* disait ma grande-mère sur son canapé.

Cela fut bien vite oublié, la soirée passa très vite, et la nuit commença. A deux heures du matin, grâce à un système de télésurveillance entièrement fabriqué et monté de mes mains, elle appelait au secours. Mon père se leva rapidement, et je l'accompagnai à sa maison, où elle était tombée de son lit. On la remit dans son lit, et on se recoucha. Le lendemain, la même scène se reproduisit. Elle avait perdu tous ses repères, et ma mère appela le docteur qui diagnostiqua des troubles neurologiques, probablement dû à sa chute, et son grand-âge.

- Dimanche 12 Juillet 1998 -
Et l'on chantonne "I will survive"

— Quand l'aventure Montluçonnaise fut terminée, j'entrai dans une période de chômage, et parfois de petits boulots. Le printemps était bien là, mais avec souvent de bons jours de pluie, et il fallait occuper les temps libres. J'avais pris pour habitude d'aller au CRAPA (Acronyme de Circuit Rupestre d'Activités Physiques Aménagées dans les bois). J'y allai jusqu'à trois soirs par semaine, et au mois de Juin à la belle saison, de belles balades, avec toujours les écouteurs radio branchés.

J'écoutais France-Inter, et je tombais sur un match de foot commenté. Le foot et moi, cela fait deux, mais je pris malgré tout plaisir, et j'entendais les exploits de l'équipe de France. "*En huitième de finale, en quart de finale, en demi-finale et ... incroyablement en finale*" disait ces commentateurs abasourdis des résultats de cette équipe de France.

Zizou allait-il nous faire ce que l'on aurait jamais pensé ? Le soir du 12 Juillet, nous étions en famille, comme des millions de français, à suivre cela en direct à la télévision.

Les voisins, de l'autre côté de la rue, n'en avaient que faire du football. Alors que la deuxième mi-temps touchait bientôt à sa fin, peu avant qu'Emmanuel Petit marque le troisième but, je sortais dans le jardin avec le cor de chasse de mon père. Je claironnais de joie, et les gens klaxonnaient dans les rues, au moment où le match se terminait. "*Non, mais c'est pas vrai*" vociférait la voisine en entendant ce tintamarre.

"Et maintenant, on peut mourir tranquille" répliquait Thierry Roland à la télé. En tous les cas, on a tous fait la fête dans le quartier jusqu'au petit matin. Quelle ambiance, et cette chanson de Gloria Gaynor qui passera en boucle longtemps.

- Samedi 11 Mars 1978 -
Comme d'habitude, c'est la même chanson ...

— L'année 1977 s'est passée avec un été pourri, froid et pluvieux, bien loin d'être ressemblant à l'été 1976.

Nous voilà donc en cette journée quasi printanière du 11 Mars 1978. J'avais été invité à l'anniversaire des 10 ans de Norbert, un camarade de classe.

L'après-midi commençait, et toute notre classe était invitée chez Norbert. Nous pouvions jouer tous dehors, derrière sa maison, dans un grand lotissement nommé Florenville, commune proche de Nevers.

Derrière ce lotissement, il y avait une forêt (qui a d'ailleurs été rasée depuis, pour laisser place à un autre lotissement), où nous partions nous promener. Quelle belle journée. Les oiseaux chantaient, et le printemps semblait pointer le bout de son nez.

Les heures passèrent. Puis, vers les dix-sept heures, le père de Norbert nous appela : "*Venez tous à la maison, nous allons manger le gâteau d'anniversaire*". Il nous accompagnait dans cette laie, sorte de sentier peu profond, servant de pare-feu. Nous étions en file indienne.

Il était fonctionnaire et haut gradé dans la Police Nationale, et parlait fort. Vers les dix-huit heures, il nous annonça une bien triste nouvelle. "*Vous avez entendu les enfants ? Il paraît que Claude François serait mort ?*".

J'entendais ces paroles sans trop y croire, d'autant plus que mon père et moi étions fans de Cloclo. Dans la tête d'un gamin d'à peine dix ans, à l'époque, les personnalités connues comme les stars, semblaient immortelles ... Et je me disais, comme pour me consoler, que ce devait être un autre Claude François.

Le soir commençait à tomber. Je rentrais à pied de chez Norbert jusqu'à chez moi, sans oublier Cloclo. Arrivé chez mes grands-parents, qui avaient leur maison à cent mètres de celle de mes parents, et ces derniers travaillant et étant absents (ma mère, commerçante et mon père, comptable), j'entrais chez eux pour leur annoncer cette nouvelle. "*Ne le crois pas, il ne dit rien que des bêtises*", rétorquait ma grand-mère. La journée arrivait à sa fin. Mes parents rentrèrent du travail et avaient écouté les informations sur une grande radio périphérique.

Dans son commerce, où elle entendit la nouvelle, ma mère resta sidérée, et une cliente, impatiente, attendait qu'elle lui rende la monnaie. "*Vous avez entendu ? Cloclo serait mort électrocuté dans son bain*". "Qu'est-ce que cela peut me f'..." lui répondit la cliente, d'un ton agressif.

Mes grands-parents allumèrent la télé à vingt heures pour regarder les infos. A la une, le décès de Claude François. Et ils furent bien obligés d'y croire.

Je passerai la nuit sans dormir, comme d'habitude, le téléphone pleure à côté des clodettes et des magnolias for ever, qui vont vite faner. Il fallait se faire une raison ... que des fans hystériques allaient s'écrouler trois jours plus tard à ses obsèques. Cette journée fut inoubliable.

- Samedi 14 Juillet 1979 -

J'ai chopé un virus incurable ...

— Au printemps 1979, en Primaire, en classe de CM2, j'entendais parler de leçons à apprendre sur la France, notamment sur une région que je ne connaissais pas encore, aux confins de l'Auvergne, de la Région Rhône-Alpes et Languedoc-Roussillon.

Nous devons trouver un coin pour partir tous en vacances pour l'été, et au vu de ma rhinite allergique persistante à l'époque, ma mère eut l'idée de choisir la petite ville de Langogne, dans le département de la Lozère. Ce fut vite acté, les grands-parents donnèrent leur accord, et pour le mois de Juillet 1979, on trouva une maison en location.

La décision fut prise un soir de semaine, avant le 10 Juin de cette année. Je me souviens très bien de cette date, qui était celle des premières élections européennes. Un spot passait tous les soirs sur FR3, juste après les jeux de 20 Heures ..., que je recherche encore aujourd'hui !

Nous partions tous, dans nos deux voitures, le 1er Juillet, direction Langogne. Très belle journée en perspective avec arrivée sur le site prévue vers seize heures. J'étais dans la voiture de mes parents. Nous avons tous les trois fait une halte déjeuner au Puy-en-Velay, en Haute-Loire. Arrivés quelques heures plus tard à Langogne, impossible de trouver mes grands-parents, partis tous les deux dans leur Peugeot 104 bleue.

Une maison était visible depuis la route en bas, qui mène à Pradelles, tout en haut d'une colline. Et c'était comme un pressentiment, on se disait qu'il fallait certainement monter tout là-haut. En effet, la maison de location, c'était celle-ci, juste à côté d'un sentier où mes parents et moi avions fait une pause ..., dans la voiture où l'on se prenait de grosses décharges électrostatiques.

Le lieu-dit s'appelait "Le Mas Neuf", une sorte de baraque à toit monopente, et une butte boisée derrière. On s'y installa, après s'être enfin tous retrouvés. Le climat était différent de celui de Nevers, en cet été 1979. La première semaine, nous la passions tous les cinq, mes parents, moi, et les grands-parents maternels. Ma mère, qui venait de faire un nouvel agencement pour sa nouvelle boutique, ne pu fermer très longtemps, et mon père alla l'aider dans cette boutique de laine. Ils revinrent donc tous les deux à Nevers, me laissant avec mes grands-parents, et je passais les deux semaines suivantes auprès d'eux.

Par une chaude après-midi, dans le pré en face de la maison, des agents d'EDF s'affairaient à installer une ligne à très haute tension. Ces ouvriers travaillaient sans relâche mais sans parvenir à leur fin. Alors, ils décidèrent de trouser le sol avec un camion muni d'une sorte de vrille géante, sans résultat.

Finalement, ils dynamitèrent le sol, et agrandirent les trous à l'aide de bulldozers. Pour combler ce sol granitique, un bulldozer resta seul sur le chantier. Un soir, une vache, curieuse, s'en approcha. D'un coup sec avec son museau, elle ouvrit la porte gauche de l'engin, et mit sa tête à l'intérieur. Puis elle actionna un interrupteur qui alluma un gyrophare sur le toit du bulldozer. Il se mit à tourner et resta éclairé toute la nuit. Le lendemain matin, quand les ouvriers revinrent ... plus de batterie !

Nous étions tous reçus, sauf Laurent, alias Lolo pour les intimes. Il était dans mon trinôme, et ses lacunes en maths lui coûtèrent de peu la moyenne. Il était ajourné, et on lui proposera de passer l'examen une seconde fois.

Nous avons désormais tous le grade de Technicien Supérieur et un Bac +2 en poche. Je fis mes bagages, et libérai ma chambre de l'internat, le diplôme en poche.

Je prenais le train pour la dernière fois. Direction Nevers, et ... en première classe !
Mes parents m'attendaient, le chien aussi ... Il mourut le lendemain. Notre petit caniche venait tout juste d'avoir 15 ans.

Je ne reverrai jamais les potes de Montluçon, ni Mohamed, alias Momo, qui nous saoulait avec ses questions de diodes tête-bêche, et ses retards légendaires tous les matins, et qui se payait de bonnes "Momothérapies", et Babeth la seule fille de la section. Que sont-ils donc tous devenus ?

Le sujet choisi fut une station météo, avec tous ses capteurs et ses différents blocs à étudier. Très intéressant. Nous étions une quinzaine dans cette section, et venions tous de milieux très différents. Les uns avaient déjà un BTS de mécanique en poche, ou un DUT d'autre chose, les autres d'un autre cursus, n'ayant rien à voir avec l'électronique. Que l'année se termina vite !

Janvier 1998. On étudia davantage les automatismes industriels, leurs langages de programmation. Et au mois de Février, durant une période de huit semaines, on attaqua le thème final que l'on présenterait à l'examen. Un des formateurs nous fournissait les thèmes proposés. On négociait tant bien que mal, pour être toujours en binômes identiques et définitifs. Mes souhaits furent tous refusés par ce formateur. Cependant, il n'en restait un qui ne m'enchantait guère, celui d'une centrale domotique à programmer, et à piloter depuis un minitel. *"Mais si, Manu, tu sais ce que c'est qu'un modem, toi qui est radioamateur, ce sujet est intéressant, et vraiment fait pour toi"* m'affirmait Maurice, cet enseignant grisonnant, en pré-retraite et plein d'entrain. Alors, je me dis qu'il avait probablement raison, et je prenais ce thème que déjà deux autres collègues avaient choisi. On y travailla alors en trinôme.

Il avait eu raison, Maurice, ce formateur qui m'avait incité à prendre ce thème. Cela aura bien servi à mes deux collègues, ainsi qu'à moi-même pour consolider mes connaissances personnelles. Cependant, nous devions réaliser un mémoire à présenter le jour J. David, l'un de mes deux camarades, se proposa de dactylographier tout le document chez lui. Cela lui prit tout un week-end, mais en valait la chandelle. Le jour J arriva - c'était le dernier jeudi du mois d'Avril 1998 - et le jury d'examen s'installa dans l'une des salles de cours. On ne passait pas à plusieurs, mais individuellement, et le trac commençait à monter au fil des heures qui passaient. Je n'eus pas de chance, car le tirage au sort fit que je dûs y aller le dernier.

J'entrai dans cette grande salle, où régnait un silence bien pesant. Devant moi, trois individus, polis, courtois, et un costard-cravate, qui ne me connaissaient pas. La présentation fut brève, et il devenait impératif d'entrer rapidement dans le vif du sujet. Aucun trac, je me sentais bien à l'aise, le temps ne me paraissait pas difficile à occuper. Cela dura près d'une heure, puis le jury se leva, et je fis une démonstration de l'ensemble - qui fort heureusement fonctionna du premier coup - présentant bien souvent des aléas et des pannes imprévisibles. Mon temps fut terminé, le jury ravi.

Je sortis pour prendre l'air, et les copains m'attendaient tous. On alla fêter cela chez Jacques, le doyen de la section, cinquante ans au compteur, fier de dire que la retraite était dans cinq ans pour lui. Il nous avait tous invité à dîner chez lui, alors qu'au Centre de Formation, le jury finissait certainement de délibérer. On rentrera très tard, et la nuit sera bien courte, même blanche pour certains d'entre nous.

Vendredi matin, à sept heures. Je me lève, et part au réfectoire pour le petit-déjeuner. Je n'osai pas entrer dans la grande salle de cours, où s'était tenu l'examen final. Seul Maurice était là, posant au mur la liste du verdict de l'examen.

Quelques jours plus tard, dans le même pré, une vache mit bas, et son veau mourut peu de temps après. L'agriculteur arriva sur les lieux, et constata la mort de l'animal. Il traversa la route pour nous disputer de ne pas l'avoir averti. Nous n'étions pour rien dans cette histoire, et de plus n'avions pas de téléphone fixe, et encore moins de portable.

Et pour la petite anecdote, on raconta aux ouvriers d'EDF, que c'était à cause d'une vache que le bulldozer n'avait plus de batterie ... Ils ne nous ont jamais crus.

Nous voilà au Samedi 14 Juillet. Nous descendions cette route étroite, à pied, assez sinieuse, où se trouvait en bas un carrefour où passait une petite rivière ... l'Allier. On s'y reposait un peu, puis on allait en ville. Il y avait bien beaucoup de monde pour cette petite bourgade. En marchant un peu plus loin, on arrivait vers une petite place, non loin des halles, sorte de marché couvert. Nous nous y sommes arrêtés. Quatre jeunes ados y jouaient avec une voiture thermique radiocommandée. Ils se passaient les uns les autres le boîtier émetteur, pour tester l'adresse de chacun d'eux à manier ce bolide pétaradant. Quels fous rires !

Je les regardais sidéré, ne comprenant pas comment ce joujou radiocommandé fonctionnait sans fil. J'avais hâte de revenir à la maison plus tard, pour questionner grand-père sur le fonctionnement de cet engin. Mon grand-père était curieux de tout, et savait tout sur tout. Il était entre autres féru de science et de technologie, capable d'expliquer parfois des cas inconnus. Teinturier de profession, il aurait pu être professeur.

(Jadis, dans mon enfance, il a pris plaisir à m'expliquer des tas de choses, en physique comme en mathématiques, algèbre et trigonométrie ...).

Alors, en arrivant à la maison, je lui posais plein de questions. *"Pépé, comment elle marchait la voiture radiocommandée, là toute seule, et sans fil ?"*

Il m'expliqua tout depuis le début, ce que c'est que les ondes électromagnétiques, ce qu'il y a dans un émetteur, ce qu'il y a dans un récepteur.

Peu avant d'aller à Langogne, avec mes parents j'étais allé à la fête foraine du Parc Municipal Roger-Salengro à Nevers, et au tir à la carabine j'avais gagné un petit poste de radio grandes-ondes, que j'avais apporté avec moi en vacances. L'appareil recevait très bien Europe 1, et je fis des enregistrements d'émissions sur magnétophone. Cela changeait un peu de *"Tout petit la planète"* de Plastic Bertrand, que j'écoutais sans cesse, au point de lasser ma grand-mère.

Le poste rendit l'âme, je l'ouvris et grand-père m'expliqua le rôle de chaque composant de ses entrailles. Je fus vite passionné. Et depuis ce jour-là, je devenais victime du virus de la radio, dont je n'ai jamais guéri depuis ...

Toujours dans la suite technologique, peu après, la semaine suivante, où l'on ne correspondait avec mes parents que par courrier postal, ces derniers arrivèrent à Langogne afin que l'on passe la dernière semaine ensemble. Lignée technologique oblige - avec la célébrissime chute du satellite Skylab, et ses débris qui tombèrent durant la trajectoire de sa chute - où il paraît même que l'un de ses débris serait tombé dans une commune proche de Clermont-Ferrand, dans le Puy-de-Dôme ...

On rentra enfin à Nevers. Je me languissais de trouver des "carcasses" de postes de radio, et d'acheter un bon fer à souder. Les explications de mon grand-père devaient enfin être mises en pratique ...

- Lundi 03 Août 1981 - ou l'adieu au Spitz, Yalou

— Nous étions allés, comme souvent à l'époque, dans le Midi de la France, en ce bel été 1981, dans l'un des plus beaux villages de France, à Tourtour, dans le Var. Des vacances superbes, où l'on avait également fait venir mes cousins, oncle et tante. Nous les avons hébergés pour quelques jours, dans la maison que l'on avait louée pour presque tout le mois de Juillet que nous passions là-bas.

J'ai gardé en mémoire un souvenir morbide. Ma mère avait acheté Paris-Match, avec Romy Schneider en photo. Elle venait tout juste de perdre son fils. Dans le même numéro, un article "Vous et votre siècle", où en une seule page, une histoire, et là un Japonais qui, condamné à mort, serait décapité ...

Au retour, le dimanche 2 Août, mon père avait ainsi parcouru près de 650 kms d'une seule traite, et reprenait le travail le lendemain matin. Lorsque tout fut rangé, le soir, notre animal de compagnie, notre chien type Spitz - gardé par mes grands-parents pendant nos vacances - montrait des signes de faiblesse. Il avait des râles, et ma mère décida de prendre un rendez-vous dès le lendemain. Ce qui fut fait. Dès l'après-midi du Lundi, nous allions chez le vétérinaire, dans la voiture automatique que ma mère conduisait à l'époque.

A quatorze heures pétantes, nous étions dans son cabinet, et il examina le chien, vieux de sept ans. Sans tarder, il lui injecta une substance censée le soulager.

Puis nous sommes rentrés à la maison. Je m'affairais alors à peaufiner une maquette de trains miniatures dans l'atelier de mon grand-père - cherchant des pointes pour fixer les rails - quand en sortant de l'atelier j'entendis des bruits bizarres. A l'autre bout du jardin, devant la maison de mes grands-parents, se trouvait d'ordinaire une balancelle qui servait les soirs d'été, et là j'apercevais mes grands-parents et ma mère assis tous les trois sur les deux fauteuils. Dans les bras de ma mère, notre chien qui agonisait, et ils pleuraient tous les trois le regardant mourir. Je m'approchais et pleurais avec eux. Le chien fixait, de son regard absent, le visage de ma mère. Elle lui passait la main sur le nez, et il ne clignait même plus les yeux. "Tu te rends compte, il ne me voit même plus", me disait-elle en sanglotant. Quelques minutes plus tard, il tira sa révérence. Il rendit l'âme rapidement, et son corps se refroidit. Terminé.

Mon père revint de son travail. Je montais dans sa voiture, et nous sommes retournés à la Clinique Vétérinaire. Le vétérinaire ayant fini sa journée, nous fûmes reçus par son assistante. Elle essaya d'écouter son coeur, en vain, car le chien n'était plus qu'un cadavre. On le ramena à la maison.

Mon père sortit un grand sac, puis un autre, et creusa un immense trou de plus d'un mètre de profondeur, au fond du jardin. Il le déposa au fond, puis l'ensevelit. Il fallait désormais continuer sans Yalou, ce chien tant adoré.

Une semaine plus tard, nous allions à Châteauneuf-Val-de-Bargis, chez une élèveuse de Spitz. On ramena un chien baptisé Stanny par ses soins, et renommé Snoopy par notre famille. Pour notre plus grand bonheur pendant neuf ans ... et il finira de la même mort.

- Lundi 25 Août 1997 - La revanche des études supérieures

— L'échec cuisant de l'Education Nationale semblait être une véritable catastrophe, aussi bien pour moi que pour mon entourage, mais il fallait cependant rebondir. Fort heureusement, lorsque j'étais en fin de seconde année à l'Education Nationale, j'avais eu l'idée de prendre des cours de BTS Electronique, à distance, même si à l'époque je n'avais pas l'idée de passer l'examen. Cela devenait presque obsessionnel.

En Février 1997, une idée farfelue se mit à me trotter dans la tête. Pourquoi pas me remettre dans les études, comme après le service militaire, mais pour viser plus haut et devenir vraiment technicien supérieur ? Un projet fou à l'âge de 28 ans, de se replonger dans les classeurs et bouquins.

A l'ANPE, mon conseiller avait été très étonné de la non-titularisation de cette malheureuse expérience à l'Education Nationale. Je lui expliquai mon désir de renouer avec les études, pour aboutir à un autre projet professionnel. Ce fut rapidement organisé, avec un rendez-vous fixé auprès d'un Centre de Formation Professionnel pour Adultes dans l'Allier, à Montluçon. Après des tests et un entretien, ma candidature fut retenue. Cependant, il fallait attendre le Lundi 25 Août 1997 pour débiter. Les cours du soir m'avaient permis d'avoir un bon niveau, et je devais commencer la session quatre mois plus tard que les autres de la même section. Entre temps, fin Février, j'avais passé l'examen de la licence Radioamateurs à Villejuif, en Région Parisienne, dans le Val de Marne. Il y avait beaucoup de questions d'électronique, et je l'avais obtenue haut la main.

J'avais une pièce aménagée, juste à côté d'un garage, où se trouvait tout un arsenal de postes de radio, prêts à servir dès que j'aurai reçu mon indicatif officiel de radiamateur. Je reçus ce sésame par les autorités au mois de Juin, et je vis sur le document F8BHU. Les autres collègues radioamateurs me félicitèrent, le virus de la radio - depuis l'été 1979 - était bel et bien toujours là. Je n'en profiterais que jusqu'au 20 Août. Puis je préparais tout pour aller à Montluçon.

Jour J. Matin frais et brumeux, malgré le plein été. A l'extrémité d'un bâtiment, j'aperçus une bande de gars même pas trentenaires, et toujours une seule fille dans la bande. L'accueil fut froid, et ils attendaient tous là, pour cette formation diplômante et rémunérée. Une fois installé dans une chambre, je fis connaissance avec tout le monde, et passais la visite médicale : Apte. Le travail pouvait alors commencer.

On démarrait le dernier lundi d'Août, en faisant de la programmation de micro-processeurs. J'avais déjà vu ce type de composant, et l'on travaillait tous en binômes. Selon le choix du formateur, on vous donnait un cahier des charges, et un thème à réaliser, comme cela se passera lorsque nous réaliserons un mémoire à présenter à l'oral devant un jury d'examen.

En Septembre, je partis vivre à Dijon, dans un quartier cosu du centre-ville. Les premiers jours au Lycée Carnot seront décisifs, et mes incompétences en chimie leur porteront préjudice. Quelques jours avant les vacances de Toussaint, un rapport tomba. Bien habitué à la chose, avec évidemment des arguments de poids, que des phrases à propos négatifs. L'Intendant était accompagné de la Directrice de cet établissement, et cela me rappela les deux secrétaires à Joigny quelques mois auparavant. Quand je quittais Joigny, j'avais fait un "listing" de mes propres "initiatives", et le remettais au Directeur qui aussitôt réagit *"Mais Monsieur, tout cela est parfaitement inutile, et sans intérêt. Ces histoires de créer ceci ou cela, ne servent à rien. Vous nous prenez pour des bébés ou quoi ?"*. C'était des expériences reprises d'un livre officiel, le B.U.P. (Bulletin de l'Union des Physiciens). Cela valut un nouveau rapport : *"Continue de fabriquer des expériences dangereuses pour l'entourage"*, alors que les dites expériences étaient créées par des enseignants certifiés ... ou agrégés. Cela me ... désagrégeai bien au contraire !

L'année 1996 se terminera bien vite. Une petite fête fut organisée pour tout le personnel. Tout le monde reçut une invitation, sauf moi, car il fallait être en couple pour y être accepté.

Janvier 1997. Un cinquième et dernier rapport tombera, celui du couperet de la guillotine. Avec des propos tellement ignobles que, sortant du bureau de l'Intendant, je le déchirais en quatre. Le 31 Janvier 1997, un vendredi, je serai radié de l'Éducation. Je prendrai le train pour Nevers une dernière fois à 18 heures. La semaine suivante, je déménageais et retournais vivre à Nevers.

- **Dimanche 8 Novembre 1981** -

Il a donné sa vie à son chien

— Je revenais d'un week-end passé chez ma grand-mère paternelle, qui vivait avec l'une de ses filles, une de mes tantes, ce dimanche matin d'automne. Il faisait froid sur le vélo, le trajet ne faisait qu'un petit kilomètre entre chez elles et mon domicile. La bise se faisait ressentir sur mon visage, et un beau dimanche ensoleillé commençait. Derrière chez nous, la ligne de chemin de fer Nevers-Chagny ne desservait pas un très grand trafic, et pour le transport des voyageurs, ne circulaient que ces bonnes vieilles "Michelines" ou "Caravelles", autorails plus usés par le temps et leurs nombres incalculables de kilomètres. Ces montres Diesel, blancs et rouges, bruyants, pétaradants, et sans grand confort, ont parcouru des milliers de fois ce trajet, engins ferroviaires créés de la France prospère après la guerre, qui ressemblaient bien plus à de vieux carrosses que de bons trains de voyageurs.

Il était huit heures quarante cinq ce matin-là, une Micheline partant de Dijon revenait à Nevers, tous les jours à cette même heure. Le garde-barrière entendit retentir la sonnette, et il allait stopper la circulation en abaissant les deux barrières. Dans la rue, Thierry, 10 ans, promenait son colley dans le quartier, chose qu'il avait l'habitude de faire presque chaque matin. Il avertit ses parents, son frère, de cette petite promenade. Je connaissais un peu ce garçonnet. On s'était rencontré quelques jours auparavant. Il était installé là avec sa famille depuis peu, le père ayant été muté à Nevers dès l'été 1981, et était devenu gérant d'une supérette de proximité. Son épouse était mère au foyer. Ils venaient de Saône-et-Loire.

Arrivé au passage niveau baissé, Thierry tenait son chien en laisse et attendait patiemment que cet autorail revienne de Dijon à Nevers. Tout à coup, le colley sembla si énervé qu'il tira très fort sur sa laisse, et échappa à Thierry, pour aller divaguer sur la voie ferrée. Le jeune garçon cria, le chien courut, et il essaya de le rattraper en courant, en passant par le sas sur le côté (sorte de petite porte pour les piétons). L'autorail arriva à vive allure, dans cette portion de courbe, lancé à près de 100 kilomètres à l'heure. Le mécanicien aux commandes du train, et au vue de l'inertie du convoi ne put freiner immédiatement. Et ce fut le drame consommé en quelques fractions de seconde. Thierry fut happé par le train, et son corps déchiqueté sur le coup. Le pire fut que le chien soit retrouvé, indemne, à quelques dizaines de mètres du lieu de l'accident. Son frère, inquiet de ne pas le voir revenir, prit l'initiative de refaire le chemin, et il découvrit Thierry dans cet état, sur le ballast. Image insoutenable, sensation d'irréel.

Dans la foulée, le garde-barrière appela les secours. SAMU, pompiers et gendarmes arrivèrent rapidement sur les lieux. Une foule de badauds s'installa dans le pré en face de chez moi (à l'époque, pas encore de maisons). Sur le contrebas, pas très loin du passage à niveau, les gendarmes menaient leurs propres investigations pour savoir exactement ce qui s'était passé. Une grande couverture avait été discrètement posée là, à même le sol, pour cacher la dépouille.

Un des gendarmes - probablement un stagiaire, car il semblait très jeune - craqua. Tandis que l'un de ses collègues ramassait le corps, il ne put s'empêcher de hurler en pleurant. J'étais là sur mon balcon, à voir toute cette scène, impuissant et littéralement médusé. Le grand-père du voisin mitoyen, me dit : *"Vous avez entendu dire ? Il paraît qu'un jeune garçon serait mort écrasé par le train ?"*. Je ne pouvais lui répondre, tellement miné par cette si forte émotion. Mon père alla sur les lieux. Je ne saurai jamais s'il a vu le corps du gosse. Il revint, racontant ce que le garde-barrière lui avait expliqué. *"Coupé en deux"* me disait-il d'une voix sèche.

Peu après, un corbillard bordeaux foncé fut dépêché sur les lieux. J'entendais parler, les badauds se faisant de plus en plus rares. Et au bout d'un quart d'heure, le véhicule funèbre repartit. Je vis au travers des vitres arrières un petit cercueil gris métallique, qui ne semblait pas faire plus d'un mètre de longueur. Beaucoup de mal à imaginer que celui-ci contienne le corps de cet enfant.

Le froid s'était intensifié et une fine brume commençait à se former sur la ville. Les derniers badauds étaient remontés dans leurs voitures, et l'autorail a redémarré pour arriver en gare de Nevers avec un retard de deux heures environ. A côté, une locomotive bleue ardoise Diesel type BB était arrêtée avec son convoi de frêt, et dans l'autre sens, un agent SNCF donnait l'ordre de repartir. A onze heures trente, tout était fini. Le terrain en face a laissé place à du vide, plus aucune voiture de curieux, de journalistes. Le sol est resté souillé, comme ce jour, horrible et laid.

Il m'aura fallu plus d'un an pour m'enlever ce souvenir récurrent dans mes nuits. Et un Psy pour m'en remettre.

Mon grand-père maternel s'est souvenu longtemps de cet enfant. Il lui avait parlé la veille du drame : *"Tu as un beau chien tu sais"* lui avait-il dit.

Cette famille partit peu après en Saône-et-Loire. On ne les a jamais revus.

Alors, je signais leur décharge de m..., et partit avec l'unique exemplaire m'étant destiné. Je rentrais à Nevers le soir même, étant en congé le lendemain. Je faxais de nouveau ce rapport au syndicat. Mon père crut faire un malaise en le lisant. Le syndicat me répondait que je n'avais effectivement pas le droit de refuser de le signer, même s'il contenait des propos diffamatoires et imaginaires, sous couvert que tout ce qui était écrit est vrai. Je ne savais plus où donner de la tête, et me demandait si le prochain rapport ne serait pas une lettre de démission déguisée. J'essayais, en vain, de contester. Parfois je me demande ce qui se serait passé si j'avais refusé de signer. On ne m'aurait pas pris le bras de force pour y apposer une signature.

De toute manière, je n'avais plus rien à perdre. Entre temps, au mois de Mars, j'avais demandé ma mutation dans un autre lycée. Mais il fallait encore attendre. Mon père avait parfois de bonnes intuitions. Il ressentait que je devais probablement être convoqué au Rectorat pour ces rapports. Je n'y croyais pas, au point que le premier mercredi du mois de mars 1996, je décidais de téléphoner au Rectorat de Dijon. Quelle ne fut pas ma surprise quand le responsable du personnel (dont je faisais partie) me dit que le lendemain même, le jeudi matin, j'étais convoqué à Dijon, à 9 heures précises, auprès du Directeur d'Etablissement et du Recteur d'Académie, pour un entretien. Je n'avais reçu aucune lettre ! Alors, j'appelais en catastrophe le professeur responsable du labo de physique/chimie pour demander un congé exceptionnel, car je devais donc être à Dijon le lendemain matin, sans aucune convention préalable.

Je ne parlais pas de la surprise du Directeur d'Etablissement quand il me vit sortir du taxi et entrer dans le hall du Rectorat. Il avait certainement mis cette convocation à la poubelle, et avait bien échafaudé son plan afin que je rate ce rendez-vous, et qu'il dise au Recteur : *"Vous voyez, ce jeune homme est convoqué, et il ne vient pas ... On ne peut pas du tout compter sur lui"*. Lorsque nous sommes entrés dans le bureau, il ne me regarda pas, sauf pour déblatérer que du négatif. Sa secrétaire, confuse, rétorquait : *"Vous n'avez rien reçu ? Vous êtes ravitaillé par les corbeaux !"*. Puis s'en suivit une longue conversation houleuse. Quand j'expliquai que seul on ne pouvait pas tout faire (vite et bien selon Florence), que des heures supplémentaires étaient faites bénévolement, et que, parfois, je me privais de déjeuner, on me faisait des réponses bateaux, du genre : *"Si vous n'y arrivez pas, c'est que vous n'avez aucune organisation"*. Que pouvais-je répondre à cela ? Rien.

Je retournai à Joigny le soir même, et j'apprenais quelques jours plus tard que j'allais être muté au Lycée Carnot à Dijon. Ce fut accueilli comme une bonne nouvelle, moi qui désirait tant habiter une grande ville.

Juin 1996. A la fin de l'année scolaire, un troisième rapport tomba. Encore pire que les deux premiers, avec des propos complètement bidons. Je m'en fichais presque, j'allais bientôt quitter l'Yonne pour aller vivre en Côte-d'Or.

Été 1996. Une fois le 14 Juillet passé, les grandes vacances. Elles paraîtront un peu plus courtes que l'année précédente car il y aura le déménagement fin Juillet vers Dijon. La dernière semaine du mois d'Août, je devais retourner travailler à Joigny car la mutation n'était effective que le 1er Septembre.

élevé tout de suite, je me serais cassé la gueule, et cela n'aurait pas marché. Si vous voulez faire carrière dans l'Education, commencez par passer le concours le plus bas, comme celui de femme de ménage, puis vous allez mûrir, gagner en confiance, monter et finir comme là vous devriez être. Mais là, cela ne peut pas fonctionner. Vous risquez de perdre le bénéfice de votre concours, alors visez plus bas. Là, de toute façon, avec toutes vos bêtises et incompétences, vous allez être viré. Maintenant, vous allez signer ce rapport là, en bas à droite sous votre nom, avec la mention "lu et approuvé", et repartez tout de suite dans votre labo. Je me charge de tout faire pour vous redonner quand même une seconde chance, demander au Rectorat un redoublement d'année de stage".

En sortant de son bureau, je me demandais presque si le ciel ne me tombait pas sur la tête. J'appelais la déléguée de mon syndicat. Elle semblait ne pas trop dramatiser l'affaire, en me rassurant : *"Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas fichu, il y a eu des cas pires que le vôtre, et vous n'êtes pas le seul à qui cela arrive. Il est vrai que c'est difficilement contestable, mais faites quand même une lettre pour donner tous vos souhaits, vous donner une chance. Soyez optimiste !"*. Le soir, je faisais le rapport à mon père, qui fut très étonné, et dit : *"C'est quand même un peu vrai ce qui est écrit là-dessus. On ne peut rien dire"*. Je ne dormis pas de la nuit, puis le temps passa. On arrivait à Noël 1995. On le fêtera tous en famille, chez mes parents à Nevers. Trois mois étaient passés, et je ne pensais plus à cette histoire. Nous attaquions le mois de Janvier 1996, et j'étais plus d'attaque que jamais. Les enseignants me firent des éloges, les plus encourageantes, me disant que j'avais bien évolué avec tout ce temps, et que désormais on pouvait me faire confiance. Florence ne travaillait pas, mais elle passait une fois par semaine pour voir la situation. Vis-à-vis d'elle, j'étais totalement invisible, elle ne m'adressait jamais la parole.

Le dernier lundi du mois de Janvier 1996 commençait. Dans le labo de chimie, une jeune intérimaire, Céline, une Sénonaise (elle était de la ville de Sens) avait été recrutée afin de seconder Michèle, car le travail demandé ne pouvait être réalisé qu'avec trois personnes. Le téléphone interne du labo de chimie sonna et Céline répondit. C'était l'Intendant qui me convoquait de toute urgence dans son bureau. *"Manu, Manu, vite, y'a l'Intendant qui t'appelle dans son bureau, faut qu't'y ailles tout de suite, mais c'est peut-être pour une bonne nouvelle. Vas-y, pendant ce temps je te remplacerai"*. Je descendis les escaliers quatre à quatre. J'entrai dans le bureau de ses secrétaires, qui précédait le sien. Sur une table, deux exemplaires d'un nouveau rapport, identique toujours selon les dires de l'Education *"Rapport sur la manière de servir"*. Les deux secrétaires me dirent : *"Lisez ce rapport, signez-le en bas à droite sous votre nom, précédé de la mention lu et approuvé"*. Je lisais un des exemplaires de ce document. Je ne parlerai pas de son contenu, plus loufoque que véridique. Des propos mensongers, et bien sûr exagérés, du genre *"il a de plus un comportement douteux et bizarre envers le personnel féminin"*. Alors là, la tournure, que cela prenait, devenait grave. Je répliquais en quelques secondes *"On a le droit de refuser de signer une saloperie de cet acabit ?"*. Sans plus attendre, les deux femmes bondirent chacune sur leurs chaises, en vociférant, tels deux coqs châtrés : *"Vous êtes OBLIGÉ de signer ce rapport. Le jury qui vous a fait cette lettre est souverain. Vous ne pouvez pas contester ces déclarations, car ce qu'il dit est vrai ! Lisez tout ce qui est écrit, vous faites n'importe quoi dans votre travail, vous nuisez à vos collègues. C'est tout à fait incontestable"*.

- Jeudi 10 Février 1983 - L'Amour, ah ! L'Amour ...

— L'année 1981 est maintenant terminée. 1982 arriva et Février laissera un goût amer. Ma mère fut victime d'un accident de la route, et il fallut lui mettre une prothèse à la jambe gauche ... Le chien Snoopy gardé par une tante, fit une chute. Il fallut lui mettre également une prothèse sur la patte arrière gauche. Etrange coïncidence ...

De l'été 1982, je me rappelle des titres *"Can't get my eyes off on you"* de Boys Town Gang et *"Africa"* de Rose Laurens notamment, et de cette passion des vitraux d'église (à cette époque, j'avais même songé à devenir vitrailliste). L'année 1983 allait pointer le bout de son nez. L'hiver fin 1982 était rigoureux avec de la neige (on en avait presque tous les hivers), et enfin le printemps de l'année suivante s'amorça.

Dans une classe autre que la mienne, j'avais repéré Caroline, une superbe brune avec des cheveux longs et un joli minois, toujours bien sapée, et très timide. Je la regardais souvent dans les interclasses, ne parlait pas, et on se croisait souvent les après-midis.

Ma question était toujours la même : comment l'aborder ?

Son père exerçait une profession libérale, et sa mère n'était pas inconnue de mes parents, puisqu'elle était cliente dans la boutique de laine de ma mère. D'ailleurs, ma mère l'avait déjà remarquée, et la trouvait bien orgueilleuse. Et il se trouva qu'un jour, on se bouscula dans un couloir et l'on fit connaissance. Caroline était adorable, jamais de ma vie je n'avais connu une si belle fille. Mais je n'en dirais pas plus ; cette idylle dura jusqu'au mois de Juin, date à laquelle la fin des classes arriva. On est souvent sortis ensemble, jusqu'à ce qu'un jour un camarade de classe nous surprenne : *"Tiens donc, l'Manu qui fréquente ! Purée dis donc, il a pas choisi la plus moche"*. Cela faisait évidemment des jaloux, et notre différence d'âge aussi ...

Au mois de Septembre suivant, Caroline entra au lycée, tandis que j'étais encore au collège. Puis le temps passa, et j'oubliais Caro, pour les intimes ...

Les chansons de l'époque me rappellent encore cette délicieuse période, de *"Lets Dance"* de David Bowie ou *"Jeopardy"* de Greg Kihn Band, par exemple.

Je n'ai plus jamais revu cette fille. Il y a quelques années, elle a perdu son père, et sur l'avis d'obsèques publié dans le journal local, j'ai lu qu'elle n'était ni mariée, et sans enfants, et qu'elle vivrait à Paris. Qu'elle se souvienne de moi !

- Mardi 2 Août 1983 - 73 La Station ... H.I. !

— Un bel été, celui de l'année 1983, après avoir quasiment rompu avec Caroline, ma belle-aimée du printemps précédent. Ma passion pour la radio avait l'air de reprendre le dessus. Depuis des mois, je m'affairais sur des circuits imprimés de défunts postes radio et de jouets radiocommandés, que l'on m'avait offert bien des années avant. Cependant, s'il y avait des objets et des coutumes à la mode, pour l'époque, c'était la CIBI, gadget formellement interdit du temps de Valéry Giscard d'Estaing, et qui fut largement démocratisé après son autorisation sur le territoire Français en 1981, quand un certain François Mitterrand fut élu ...

Je fis un caprice pour l'anniversaire de mes quinze ans qui allait arriver et laissais mon père pour avoir ce type d'appareil comme cadeau. Il me disait que ce n'était pas pour moi, que je serais rapidement "catalogué" par ces gens, jusqu'ici inconnus. Il faut dire que j'avais - par le biais des "bridages" de talkies-walkies - pu correspondre avec des personnes que je ne connaissais pas, et ne savais pas où ils se trouvaient. C'était pour moi tout le charme de la magie de la radio. Sauf que là, on changeait de monde, la proximité n'étant plus la même. Il s'agissait de parler à des personnes qui se trouvaient à bien des kilomètres de chez moi.

Au début, il fallait trouver un bon emplacement, et le matériel choisi semblait bien faire l'affaire. Un expert en électronique m'avait donné quelques tuyaux. On n'avait plus de véritables jouets d'enfants dans les mains, mais du matériel puissant, d'où la nécessité de monter une installation adaptée.

Le soir du Mardi 2 Août 1983, tout était prêt. L'alimentation secteur, le poste, les câbles posés et l'antenne dehors, une antenne pour voiture car il n'y avait pas beaucoup de place à l'extérieur. Et enfin, le moment T de lancer le premier appel. L'appareil et ses quarante canaux, tout juste homologués (eh oui, avant il n'y en avait que vingt-deux), était bien performant. Quelle animation ! Presque chaque canal était occupé par une conversation entre membres de clubs, d'individuels, d'amis, ou de membres de la même famille. Je les écoutais bien attentivement. Heureusement, avec le poste il y avait la notice et sa fameuse "Philosophie de la CIBI", son vocabulaire et ses termes techniques utilisés par ces initiés. "Affimat" ou "Affirmatif" pour dire oui, H.I. pour exprimer son humour ou son envie de rire, et surtout son fameux code Q, comme QRZ pour l'indicatif au nom de la station. Et enfin, le "73" pour le salut, au début comme à la fin d'une conversation.

Cela ne fut pas bien compliqué à apprendre, mais je désenchantais bien vite. Dans tous ces gais lurons qui entendaient ma voix d'adolescent qui muait, les premiers quolibets et moqueries s'invitèrent rapidement. Je me rappelais alors mon père qui me disait "tu seras catalogué", et cela paraissait bien réel ... La réputation, quand elle est mauvaise, peut se répandre très rapidement. Cela prenait bien mauvaise tournure, et les jours passaient avec la difficulté de communiquer sérieusement avec des personnes qui se moquent ou jouent l'imitation au point de vous dégoûter d'une activité.

"On dirait que tu te complais dans ta lenteur. Secoue-toi le cocotier". Bref, ce type de conversation, elle me le tenait tous les jours, et travailler dans ces conditions devenait un enfer.

L'été, et les grandes vacances arrivait, et dès la veille du 14 Juillet, je venais me ressourcer à Nevers le plus vite possible. La route était humide et chaude, j'arrivais à un lieu-dit nommé "Thou" dans le département du Loiret. Une grande ligne droite, et des hauts et des bas tout le long de la route. En sortie de ce hameau, un tracteur agricole qui roulait à trente à l'heure. Je ne l'aperçus qu'à la dernière minute, moi qui était lancé à plus de 100 km/h. Un coup de frein brusque, et la voiture sur une chaussée mouillée devint tout à coup incontrôlable. Je fis un épouvantable tête-à-queue. J'eus la peur de ma vie et je revois encore cette scène maudite. Parfois, je la cauchemarde encore ...

L'été passera bien trop vite. Pendant ce temps, j'avais fait l'acquisition de matériel de réception TV par satellite. Je revins faire un tour à Joigny au début du mois d'Août pour y installer ces appareils, afin de passer du temps devant la télé quand la rentrée reviendrait.

Septembre 1995. Florence n'était plus là, était en congé maternité. Il fallait la remplacer. L'Intendance avait rappelé Michèle, une jeune femme d'origine réunionnaise, complètement défigurée par un cancer de la gorge durant son enfance, et qui la privera d'une scolarité normale, elle qui alternera cours et hospitalisations. Elle vivait maritalement avec Richard, un grand gaillard bien sympathique. Malgré son handicap, elle était très compétente, et fut ravie de travailler en ma compagnie. Le travail ne semblait pas trop contraignant, et au mois d'Octobre, une expérience de chimie - que je ne connaissais pas - était exigée par un prof. Dans le laboratoire de chimie, cela prit mauvaise tournure et un début d'incendie se déclara. Fort heureusement sans gravité, mais beaucoup de débris à nettoyer. Tout le monde mit la main à la pâte, et le Directeur d'Etablissement passa par là. Et il prit note de cet incident. Ce sera probablement la goutte de trop, celle qui fera déborder le vase. Fin Octobre, le téléphone interne du laboratoire de physique - où je travaillais - sonna. C'était l'Intendant qui m'informait que le Directeur d'Etablissement avait une décharge à me faire signer. Je n'avais bien sûr aucune idée de ce qui m'attendait. Arrivé au bureau au rez-de-chaussée, il passait tranquillement un coup de fil, et au bout de dix bonnes minutes, me fit entrer. Ce grand gaillard, bien bâti et moustachu, m'accueillit avec un air plutôt sévère. Il me serra la main et me pria de m'asseoir devant son bureau. "C'est avec beaucoup de regret - vous le savez certainement déjà - que j'apprends votre comportement bizarre et inadapté au sein de notre Etablissement. Bien entendu, je ne puis que m'opposer totalement à une titularisation dans votre cas. On attend de vous un Aide Technique de laboratoire, ce que l'on n'a pas. Vous faites tout sauf du travail correct, il faut repasser derrière vous sans cesse pour corriger toutes vos erreurs. Selon toute l'équipe de professeurs, vous n'avez aucune notion de l'organisation, ni aucun esprit d'initiative". Je l'interrompis. "Je vous prie de ne point m'interrompre, je lis ce rapport sur mon bureau. Tout ce qui est là, écrit, est véridique ni contestable. Si l'on me dit que vous n'avez pas d'esprit d'initiative, c'est que vous êtes un fainéant. Pour moi, de toute façon, c'est la même chose. Vous n'avez rien à faire ici. Regardez mon cursus. Je vais vous le dire, je suis à l'origine prof de sports. J'ai commencé au plus bas, et au fil des années je suis monté en grade pour finir Chef d'Etablissement. Si, comme vous, j'avais passé le concours le plus

- Mercredi 1er Février 1995 -

Signez ici, sinon ...

— Ce mercredi était plutôt frisquet, léger brouillard et petite brise. Je prenais à sept heures ce matin, en compagnie de Florence, une aide de laboratoire déjà bien expérimentée, et titulaire depuis de nombreuses années. Elle avait le grade hiérarchiquement juste en-dessous du mien, et en théorie ce devait être moi qui devait lui donner des ordres.

Le travail ressemblait à celui de Nevers, sauf que là, stagiaire et personne en-dessous de moi, excepté le professeur responsable des labos de Physique/Chimie. Sur une table, des petits cahiers où les profs laissaient le matériel demandé à préparer, ainsi que le numéro de la classe concernée. Du changement par rapport à Nevers, car le nombre de classes était inférieur à celui des enseignants, et il fallait sans cesse jouer d'astuces pour négocier tantôt une salle de cours théorique "magistral" et des salles de travaux pratiques. L'organisation était plutôt bizarre. Au bout des trois premières semaines, l'ambiance semblait bien tendue. Florence ne m'adressait la parole que pour me faire des reproches, et sans jamais sourire ! Selon son proche entourage, elle aurait été jalouse que je sois reçu à ce concours, qu'elle avait passé plusieurs fois, et où elle avait été recalée. Mais ce n'était que des bruits de couloir ... Elle me demandait si j'avais déjà travaillé ailleurs, notamment dans le privé, et que je n'aurai même pas fait une semaine sans avoir été probablement viré. Le plus fort est qu'elle avait toujours le dernier mot, ayant réponse à tout, avec des répliques bien plus vexantes que ce que je pouvais lui rétorquer. Cela devenait quasiment du harcèlement moral.

La situation empira, et au début du mois de Mai, un soir en rentrant du boulot, seul dans mon appartement, et à bout, je voulus en finir, et j'avalais tout un tas de barbituriques. Cela était devenu insupportable, jusqu'à ce que je rencontre une représentante déléguée d'un syndicat - dont je tairai le nom - pour m'épauler.

Quelques temps plus tard, le professeur responsable des labos de Physique/Chimie mit "un point sur les i" et Florence se calma. Mais pas pour longtemps. En effet, peu avant les premiers examens du baccalauréat (ce lycée est encore un centre d'examen), un TP (Travaux Pratiques) devait être préparé par mes soins, dans une salle voisine du labo de physique. Florence vint avec sa collègue Karine, qui venait du labo de SVT (Sciences de la Vie et de la Terre), et aperçut sur une servante, toutes les expériences identiques, prêtes à être mises sur chaque paillasse de la salle. Et elle se déchaîna : *"Qu'est-ce-que c'est que ce b... Tu ne sais pas préparer un cours de travaux pratiques. Tu ne sais pas faire la vaisselle (...). Tu ne sais pas ranger le matériel. Tu ne sais rien faire"*. Et dans son emportement, elle poussa le chariot d'un coup de pied, et une partie des expériences fut gâchée. Alors j'arrivai pour la pousser violemment contre le mur et tout fut détruit. *"Qu'est-ce-que tu fais ? T'es qu'un insensé !"* me disait-elle soudainement plus animale qu'humaine. *"T'as commencé le boulot, ben moi je le finis !"*, lui dis-je.

La volonté était toujours là, et dans tous ces zozos, il y avait quand même des gens sérieux. Au final, cela ne tournait pas si mal, au point que l'on s'organisait pour des "visus" ou des rencontres physiques, bien au-delà du micro. Puis je fus bien rapidement dépassé par des concurrents qui utilisaient des postes bien plus performants, avec bien plus de canaux, et surtout bien plus de puissance ... Difficile de s'imposer et de faire le poids devant des cibistes pareils.

A Noël 1983, mon père m'acheta un poste à 120 canaux, et j'étais ravi de pouvoir faire de la longue distance. Quel effet cela pouvait-il procurer de correspondre avec des étrangers ? Surtout que j'avais équipé mon atelier d'une grande antenne de six mètres de hauteur, bien plus efficace que la première petite antenne de voiture des débuts !

Mais ce succès s'estompa rapidement par effet d'usure. Beaucoup abandonnèrent ce hobby, car ce n'était plus trop à la mode, et le cœur n'y était plus.

Au cours de l'année 1984, certains passaient même du temps à importuner les cibistes sérieux. On ne pouvait quasiment plus correspondre en toute convivialité entre nous, au point d'en dégoûter plus d'un. Mais le plaisir de bricoler du matériel était plus fort que tout, il fallait innover sans arrêt ... Au point d'y passer trop de temps, et de dilapider toutes ses petites économies.

Les voisins ne prenaient plus cela trop à la légère. Certains se plaignaient du brouillage de leur télévision. Il devenait de plus en plus compliqué de communiquer avec ce matériel. Alors, il fallut mettre tout cela de côté ...

- Samedi 8 Décembre 1984 -

Adieu Papy

— Au printemps 1984, dans la maison voisine de mes parents, vivaient mes deux grands-parents maternels, et le début de cette année 1984 ne ressemblait pas aux autres. Grand-père avait 76 ans, et présentait parfois des troubles psychiques et de personnalité. Cela semblait comme aléatoire au début, nous n’y prêtions pas trop attention. Sauf qu’un mois de Février, il prit une énième colère (eh oui, il n’était pas coléreux, mais colérique, en feignant presque d’en devenir dangereux). Il menaça sa femme, et l’on appela le médecin traitant, qui décida de l’isoler dans une maison spécialisée. Cela eut un aspect positif, au bout de deux mois, il en sortit. Nous étions contents de pouvoir de nouveau l’accueillir dans sa maison, mais peu après il reperdait la tête. Sa mémoire semblait altérée, il voyait des scènes (comme des gendarmes pendant la seconde guerre mondiale) qui n’étaient qu’hallucinatoires.

Au cours de l’été 1984, personne ne perdait espoir, on allait lui rendre visite presque tous les soirs. Il avait de plus en plus souvent du mal à nous reconnaître, et les dialogues devenaient de plus en plus courts.

Quand l’automne fut là, son état fut tel qu’il était devenu nécessaire de le mettre en isolement. Maladie - dont beaucoup de scientifiques essayaient d’en comprendre l’évolution - on en parlait peu à cette époque, et cela semblait presque tabou. Je n’entendais guère parler du mot “Alzheimer” à ce moment-là, mais plutôt de “démence sénile”. On supposait que l’altération des facultés mémorielles et cognitives était due à des lésions cérébrales, sans pouvoir réellement expliquer la cause d’un tel processus, qui agissait insidieusement et évoluait toujours dans le mauvais sens, au fil du temps qui s’écoulait.

Auparavant, des signes précurseurs nous avaient déjà alertés. Un an plus tôt, parti faire une simple ballade dans le quartier, il lui était devenu impossible de se rappeler l’itinéraire pour revenir. Nous avions même dû lui confisquer les clés de sa voiture. Et à ce stade, en Novembre 1984, nous savions que nous arrivions sur les temps de la fin, au point d’en voir une suite irréversible.

Vendredi 7 Décembre 1984, il était aux environs de 19 h 30 quand ma mère, revenant de son travail, lui rendit visite, sans savoir que ce serait pour la dernière fois. *“Qu’est-ce-qu’il t’arrive ? Faut pas pleurer. Tu vois tout va très bien. Que dire de plus ?”* lui rétorqua par surprise mon grand-père, tandis que ma mère pleurait à chaudes larmes. Ma grand-mère, qui était à ses côtés, fut également très étonnée de cette lucidité soudaine que mon grand-père avait retrouvée tout à coup. Nous avons tous regardé cet homme en pensant que son douloureux calvaire serait enfin terminé.

Samedi 8 Décembre 1984. L’hospice nous appela tôt le matin, pour nous informer malheureusement d’une bien triste nouvelle. Il était décédé vers six heures du matin, emportant avec lui toute une foule de souvenirs, et sa mémoire aussi. Malgré notre immense chagrin, l’on attribua plus son départ à une délivrance pour lui.

La prof responsable des labos de sciences, Solange, était bien satisfaite de mon travail, et un concours administratif était proposé en Novembre. On m’y invita, je m’y inscrivis, et je montais à Chenôve, dans la banlieue de Dijon, pour le passer. Il y avait bien sûr de la chimie, ce n’était pas mon fort, mais j’avais appris beaucoup de choses sur le terrain. Les résultats arrivèrent vite, et au début du mois de Novembre 1994, je recevais un courrier du Rectorat de l’Académie de Dijon, m’informant que j’étais reçu à l’écrit de ce concours. Concours de circonstances ou pas ? Car il s’agissait de l’écrit. Il fallait monter à Dijon pour passer l’oral. J’avais choisi une épreuve d’électronique au lycée Gustave Eiffel. Fait marquant dans cette histoire durant l’épreuve, mes parents m’attendaient dans leur voiture, non loin de là, et il n’y avait personne dans la rue. Leur voiture fut secouée, alors qu’ils étaient à l’intérieur, comme s’il y avait une bande de voyous qui s’amusaient ... mais aucun individu alentours. Cela était peut-être un signe, un mystère que l’on n’élucidera jamais.

Une semaine plus tard, un autre courrier. J’étais définitivement reçu, mais au prix d’un stage fortement recommandé en chimie, car sans cela je n’irai pas loin.

En Décembre, on me fit parvenir les trois lieux d’affectation où je pourrai postuler pour entrer en tant que stagiaire comme Aide Technique de Laboratoire. Les deux meilleurs notés choisirent en premier Châlon-sur-Saône pour le premier candidat reçu et Nevers pour le deuxième. Il allait donc me “piquer” ma place. La troisième et dernière place fut donc Joigny, dans l’Yonne, une des villes principales de ce département. Je devais l’accepter, sinon je perdais le bénéfice de ce concours.

Et le 31 Janvier 1995, ce fut le grand départ pour l’inconnu, ville où j’avais déjà failli partir pour faire mon service militaire. Le déménagement effectué, au revoir la Nièvre, et bonjour l’Yonne.

- Mardi 5 Octobre 1993 -
Bonjour l'Education Nationale

— Lorsque le bac semblait déjà être un lointain souvenir, l'été 1992 passé si vite, puis l'automne, et la plus belle période de ma vie. A l'époque, pas encore de T.O.C. (ou Troubles Obsessionnels Compulsifs) qui commenceront à me pourrir la vie dès le printemps 1993. Je faisais des petits boulots à droite, à gauche, et enchaînais la première année de BTS Electronique par correspondance pour meubler certains de mes temps libres. Cela durera jusqu'en Juin 1993, et l'été était déjà là.

Je me souvenais de la pause que j'avais faite avec une professeure examinatrice au bac l'année précédente, et qui me demandait ce que je désirais faire plus tard, si j'avais le diplôme en poche. Je voulais travailler. *"Vous avez déjà quelques pistes ?"* me demandait-elle. Je ne savais pas quoi lui répondre.

Sauf que, au mois d'Octobre 1993, je me retrouvais dans ce même lycée, centre d'examen, non pas pour y étudier, mais pour y travailler, suite à une offre d'emploi parue à l'ANPE (ancien Pôle Emploi) pour un poste d'Agent Contractuel de Chimiste. Mais le conseiller de l'ANPE insista pour que je rencontre celui qui avait fait paraître l'annonce. Chimiste, c'était pourtant sur le libellé de cette offre, ce métier ne semblait pas du tout pour moi, d'autant plus que je n'avais jamais fait de chimie de ma vie, la classification des éléments, je ne savais même pas que cela existait ... Qu'importe, j'allais me présenter à ce poste. Trois autres candidats avaient d'ailleurs postulé, mais trouvaient que ce n'était pas assez bien payé.

Le rendez-vous fut fixé, et le technicien de laboratoire se trouvait dans une grande salle remplie de matériel pédagogique d'enseignement. Il m'expliqua en quoi cela consistait, les horaires, le salaire. Mais quand je lui dis que je ne connaissais pas la chimie, il me répondit que cela n'était pas grave, et qu'un électronicien ferait l'affaire.

Le lendemain, dès sept heures, je commençais ce nouveau boulot. Le monde des profs paraissait un monde à part, celui de l'excellence, du savoir, et de la connaissance. Je ne connaissais personne dans cet établissement, mais il fallait pourtant bien vite se mettre à la tâche. Nettoyage de tableaux, préparation des travaux pratiques et expériences diverses pour le bureau du professeur, et c'était bien enrichissant. Mais cela devint vite la routine, car les classes de seconde, première et terminale se partageaient à tour de rôle le même matériel. La tradition voulait, qu'avant les vacances de Noël, il y ait une petite fête dans l'une des salles des travaux pratiques, avec tout le personnel, les enseignants et leurs familles. Mais je semblais bien m'ennuyer, là, tout seul ...

Au début de l'année suivante, une étrenne nous attendait tous. L'année scolaire arriva vite à sa fin. Juillet 1994, les grandes vacances, et je ne savais pas si mon contrat à durée déterminée allait être reconduit en Septembre. Ce fut fait, et une nouvelle année recommençait.

- Jeudi 26 Septembre 1985 -

***"Aujourd'hui, on n'a plus le droit,
ni d'avoir faim, ni d'avoir froid ..."***

— Mon père me ramenait tous les soirs du Lycée Technique en voiture, avec tous les bouchons et autres embouteillages. C'était un vrai casse-tête pour traverser toute la ville de Nevers, de part en part, habitant à l'opposé du quartier de l'école.

De plus, il s'occupait, pendant près d'une demi-heure par jour, de la belle-mère de l'une des tantes de ma mère. Une femme forte mais âgée, elle avait fêté ses quatre-vingts printemps récemment.

Derrière son domicile, il y avait une petite rue en sens unique, la rue du Châtaignier, où il y avait souvent des places sur le côté droit pour se garer. Une place l'attendait là, ce jeudi soir, comme de coutume.

Mon père se gara, stoppa sa voiture, et me laissa seul dans l'auto. Machinalement, je mis l'auto-radio en marche, un vieux Blaupunkt grandes ondes, sur la radio Europe 1.

J'entendis l'humoriste Coluche avec ses blagues quotidiennes. Je prêtai attention en l'écoutant attentivement, lorsqu'il dit : *"Vous savez pas les gars ? Il me vient une petite idée. Et si l'on récupérait tous les invendus alimentaires des magasins, au lieu de les jeter, pour les garder et les distribuer aux plus démunis ?"*

Peu après, il créa les Restos du Coeur. J'étais subjugué d'une telle initiative de Coluche, et d'avoir entendu cela en direct.

Que dirait-il aujourd'hui, en voyant, hélas, que cela continue encore trente-cinq ans plus tard ? Un problème qui n'a pas fini d'être résolu ...

- Mardi 28 Janvier 1986 -

La NASA en deuil

— Ce Mardi 28 Janvier 1986 restera à tout jamais une journée mémorable des accidents aéronautiques les plus meurtriers de l'Histoire.

Nous étions le soir, comme dans le récit précédent, mon père et moi à revenir sur le chemin du Lycée Technique. Il allait se garer pour aller s'occuper de Simone, la dame âgée, lui rendant visite comme tous les soirs à la même heure. Je mis la radio Europe 1, et à 17 heures 30, un flash info passe à l'antenne. *"Et d'abord cette mauvaise nouvelle qui nous vient de Cap Canaveral en Floride, aux Etats-Unis. La navette spatiale Challenger aurait explosé peu après son décollage. Cela est surprenant dans le ciel, ressemblant à une espèce de scorpion de traînées de fumées et de vapeur d'eau. On ne sait rien encore des astronautes. Ils étaient sept à bord. On reviendra plus tard sur ce qui s'est réellement passé"*.

Mon père revint de chez Simone. Il monta dans la voiture, et juste avant qu'il ne redémarre, je lui expliquai ce que je venais juste d'entendre à la radio. Il me regardait sans répondre, avec cet air qui voulait dire : *"Qu'est-ce-que cela peut me faire"*. Puis, il démarra. En roulant, on entendait la bande à Coluche en direct, qui disait : *"Vous avez entendu les gars ? La navette, boom"*. Et ensuite le flash d'info de 18 heures, beaucoup plus grave, avec le fameux carillon de la station : *"C'est un drame épouvantable, aussi bien pour les familles que pour la NASA. Ce voyage avait déjà été reporté plusieurs fois, à cause du grand froid local, et voilà comment cela fini"*, disait ce journaliste avec des sanglots dans la voix.

J'avais hâte de revenir à la maison, et de mettre la télévision en marche. Je passais chez ma grand-mère maternelle, et allumait le poste. Je savais que peu de temps après, il y avait le mini-journal de Patrice Drevet, destiné aux jeunes et aux ados. Le journaliste technique et scientifique, Michel Chevalet, avait été réquisitionné pour nous informer sur cette triste nouvelle, et était très ému en commentant ces premières images envoyées en direct de la chaîne américaine NBC. *"Vous voyez, là, maintenant, je ne dis plus rien"*. Et tandis que dans l'écran, on voyait une énorme boule de feu, puis des centaines de débris fumants, tombant à des dizaines de kilomètres. Ma grand-mère se tourna vers moi, me regarda en disant *"quelle horreur"*, et ne pouvant absolument rien dire d'autre.

Puis le temps passa, une enquête et toute une foule d'experts se penchèrent sur l'origine d'un tel drame. On apprendra, bien des semaines plus tard, que le froid intense aurait joué un rôle capital sur les joints toriques de l'une des fusées d'appoint, et qu'avec des températures si basses, aucun lancement n'aurait dû être effectué. D'autant plus que, quelques années plus tôt, toujours à cause du gel, un accident du même type failli se produire.

J'ai écrit ce chapitre, et il n'y a pas de hasard, 35 ans pile jour pour jour plus tard. We will never forget us ... (Nous ne les oublierons jamais - En mémoire aux sept astronautes).

Une semaine plus tard, les résultats tombèrent dans la presse locale. J'étais admis à l'oral de rattrapage, tout comme quelques collègues, et Patricia y était conviée aussi. Ce n'était pas fichu, il suffisait de "potasser" les matières où il manquait des points. J'en avais beaucoup à rattraper, j'avais fait un "carton" au bac de français, passé l'année précédente, au temps du service militaire.

Deux sur vingt à l'écrit, quatre sur vingt à l'oral, ce n'était pas top, et j'avais calculé que si j'avais eu la moyenne sur ces notes-là, je l'aurais eu du premier coup. Mais qu'importe, il fallait le réussir, ... folle ambition.

L'oral de rattrapage se présentait donc. J'avais choisi la physique appliquée, ainsi que l'électronique. Quinze sur vingt en électronique, et seize en physique. La barre semblait bien haute, mais cela était nécessaire. Les épreuves passèrent. Puis, je paniquais pour une épreuve de mécanique, matière qui n'était pas mon fort, et la fin arriva, et nous fûmes sauvés par le gong.

Tous les candidats sortirent. A l'extérieur, un professeur examinateur - qui venait de Dijon - me dit : *"à l'année prochaine"* d'un petit air narquois. Les délibérations du jury allaient bientôt commencer. On se fit la bise et donnèrent de bonnes poignées de main. J'embrassais Patricia une dernière fois, en lui souhaitant bonne chance. Je sus par instinct que je ne la reverrai jamais.

Mercredi 8 Juillet 1992, à six heures du matin, le téléphone sonna. Ma tante et ma grand-mère paternelle informaient ma mère que *"j'étais dans le journal"*. Ma mère n'y croyait pas. Elle disait : *"Mais non, vous vous êtes trompées de journal, c'était celui où il était admis au rattrapage"*. Mais non, c'était bien le journal du jour.

Ce pari fou était bon et réussi. Le verdict officiel fut affiché sur les listes tenues par des punaises sur les panneaux de liège dans le hall du Lycée.

J'étais enfin bachelier !!! Et l'on me félicitera de nombreuses fois.

Le Rectorat donna l'autorisation au Lycée de le muter en littéraire. Ce fut fait en Janvier 1992. Mais il y avait un hic pour lui, il devait connaître deux langues vivantes. L'anglais ça allait, mais il dût apprendre l'espagnol à ce niveau, lui qui n'en avait jamais fait ! Mais à force d'acharnement, il y arriva, et deux mois plus tard, en Mars, il se débrouillait parfaitement dans la langue de Cervantès.

En ce mois de Mars, on devait préparer le fameux Bac blanc, afin de nous entraîner pour l'examen. Tout était bien rôdé, tandis que l'on avait à préparer chacun en binôme un thème qui serait à présenter à une épreuve orale au vrai examen final. Dans notre section, il y avait un cas paraissant incongru, se prénommant Nicolas. Il redoublait sa terminale et venait d'un lycée public concurrent. Il avait, paraît-il des résultats si médiocres, au point de n'avoir rempli aucun dossier de candidature pour poursuivre ses études dans le supérieur, en cas de réussite au Bac. Quelle surprise pour lui, quand au mois de Juin précédent, il avait été reçu à l'examen, n'y comptant pas du tout avec des annotations défavorables de ses professeurs. Alors, il était bachelier, et avec nous, se demandait s'il allait repasser de nouveau l'examen. Il passait pour un idiot avec cette idée en tête, car que ce serait-il passé s'il avait été recalé ? Même en étant de nouveau reçu, quelle utilité d'avoir deux fois le même diplôme ? Et qui plus est, dans la même filière ? Finalement, il ne repassera pas le Bac, alors qu'il avait l'idée de le faire pour décrocher une mention. Il reconnaissait que cela semblait complètement stupide ...

Au mois d'Avril, nous avions tous choisi un thème à présenter en binôme. Il fallait réaliser un appareil en équipe, chacun y mettant du sien pour la conception et que cela fonctionne devant le jury à l'oral. Cela paraissait bien compliqué, mais pour la programmation, mes compétences en assembleur semblaient convenir. Le jour J arrivait bientôt. Enfin le mois de Juin, après les vacances de Pâques et tous les ponts des jours fériés au mois de Mai passés, l'oral se présentait enfin. Sauf que là, on passait un par un devant le jury. Et ce fut mon tour. Pas de trac, j'avais suffisamment acquis de connaissances et de compétences pour convaincre.

Richard, un élève de notre classe, qui ne fichait rien, regardait mon thème et la manière dont je l'abordais. *"Tu le mérites vraiment ton Bac"* me disait-il devant la tâche accomplie. Grégorei, un pote à lui, disait la même chose. Je pensais avoir une bonne note à cette épreuve. Le jury essayait pourtant de me coincer avec la pertinence de ses questions techniques, mais j'avais réponse à tout, et les bonnes réponses.

Quelques jours plus tard, nous étions tous frappés en apprenant le décès du père d'un de nos camarades. Cet homme vivait à Paris, et aurait été tué par un voyou. Toute la classe soutint notre camarade, et assista aux obsèques.

La semaine suivante, épreuve de philosophie. Ce n'était pas trop mon truc. Les élucubrations de certains bien connus ne m'inspiraient guère. Je tombai sur un sujet de René Descartes et ... bien difficile de *"cogiter"* selon ses dires. Ensuite un oral d'anglais, puis enfin les maths et la physique, et toute la partie électronique. Nous étions tous stressés, c'était normal avec l'angoisse de l'examen.

- Jeudi 19 Juin 1986 -

C'est l'histoire d'un mec ...

— Le printemps allait bientôt tirer sa révérence. Dehors, le temps était splendide, quasiment estival. Dans notre jardin, il y avait beaucoup d'arbres fruitiers, dont trois grands cerisiers, et cette année semblait bien prolifique en cerises.

Ma grand-mère maternelle, Denise, en profitait pour prendre l'air sur sa terrasse, tandis que j'allais chercher un escabeau dans l'atelier, pour aller cueillir des paniers bien remplis de cerises.

Vers 18 heures, les trois paniers en osier furent bien pleins, remplis de fruits à ras bord, et je rentrais chez ma grand-mère pour les lui montrer. Tout à coup le téléphone sonna, ce poste S63 plastique gris clair mural à cadran rotatif des PTT, original avec sa sonnette peu élégante. *"Vas-y décroche"* me disait-elle, car cela lui prenait bien du temps d'ôter son appareil auditif pour répondre.

Alors, je décrochais. C'était ma mère à l'autre bout du fil : *"Tu ne sais pas, je viens d'entendre les infos à la radio. Coluche serait mort dans un accident de moto"* me lançait-elle d'une voix triste. Je n'y croyais pas, pensant d'abord à une intox, voir un canular.

Mon père passant par là, je lui répétais ce que ma mère venait de me dire. Il le répéta à Denise qui lui fit répéter deux fois, à cause de sa surdité.

Le soir arriva. Ma grand-mère était bouleversée de cette mort si soudaine et de son action des Restos du Coeur qui commençait à peine. Les infos du soir tombèrent. Même Yves Montand disait *"C'est de la saloperie ces motos"*, et on pleura tous l'artiste. C'est l'histoire d'un mec, parti bien trop tôt.

- Jeudi 4 Juin 1987 -

Tout est permis ... ou presque

— Le mois de Juin 1987 semblait bien pourri. Les derniers jours du mois de Mai étaient chauds et superbes. On se serait presque crus au mois de Mars, avec des caprices météorologiques tels que pluie, temps frais et vent fort. Le jour J arrivait et son stress aussi.

J'avais passé l'examen du permis de conduire quelques semaines avant, et l'avait raté de peu, à cause d'un stop bien caché et non marqué. L'inspecteur avait remarqué ma conduite irréprochable, mais cette faute de code était impardonnable.

Le Jeudi 4 Juin, me voilà de nouveau aux côtés de l'inspecteur assis à "la place du mort", et le moniteur d'auto-école sur la banquette arrière. Le parcours commençait, puis les vérifications d'usage aussi, respect de la vitesse, code, test de manoeuvre, créneau, etc ... et à la fin j'obtins le fameux papier rose. Cela semblait être une ouverture à la liberté, de pouvoir être indépendant à bord de sa propre voiture. Et surtout à l'époque, il n'y avait pas encore de permis à points.

Je revenais à pied du lieu de l'examen jusque chez moi, en empruntant la déviation, le long de la D. 907 (ancienne Route Nationale 7 autrefois). J'annonçai l'heureuse nouvelle à ma grand-mère Denise, qui jubilait tant et plus. Le soir, ma mère revint de son commerce, et l'on fêta cela tous en famille.

Ce fut l'un des plus beaux jours de ma vie.

- Mercredi 8 Juillet 1992 -

Bac or not to bac ?

— Quand le service militaire fut terminé, dès les premiers jours de Septembre 1991, j'avais eu une petite semaine de congés avant de retourner au Lycée. Pourtant, j'avais une certaine appréhension de ce jour J, moi qui avait arrêté l'école depuis des années, mais avait quand même poursuivi des cours par correspondance, pour ne pas perdre trop d'acquis. Dès les premières semaines après la rentrée des classes, je n'avais pourtant pas trop de lacunes, et l'armée semblait déjà bien loin.

Ma mère aurait tant aimé que je suive cette année de Terminale F2 (eh oui, c'était l'ancienne génération - on ne disait pas encore S.T.I. ou Sciences Techniques Industrielles Génie Electronique, comme c'est encore actuellement en cours ...), à la maison, à distance également. Mais il me fallait le contact humain, et resté enfermé à longueur de journée avait bien sûr ses avantages, mais surtout ses inconvénients. On en parle encore aujourd'hui avec le "confinement". Sauf que là, il fallait une organisation sans faille et une volonté de fer pour y arriver. J'avais fait la connaissance de nouvelles personnes et la différence d'âge semblait montrer un certain respect, car j'avais 23 ans et eux 17 - 18 ans. Ils ne voulaient pas entendre parler de service militaire, et semblaient parfois terrorisés quand on me questionnait à ce sujet.

Arrivé aux premières vacances de Toussaint, qui à l'époque ne duraient qu'une seule petite semaine, on nous avait donné un bon lot de devoirs. A coup sûr, il n'y avait pas lieu de s'ennuyer. Mais c'était le programme, il fallait se remettre dans la vie scolaire, et cela était tellement différent de ce que je venais de vivre. Le temps passait. 11 Novembre, et puis Décembre arrivait déjà. De temps en temps, quelques copains de classe me parlaient d'armée, mais cela restait limité.

Nous étions une quinzaine d'élèves dans la classe, et c'était la première année que l'établissement privé formait à ce baccalauréat technologique. Ils voulaient donc - comme dans les filières générales - afficher un fort taux de réussite à l'examen. On nous menait à la baguette, et les élèves qui avaient des résultats en dessous de huit sur vingt, passaient des heures de retenue le samedi matin. Nous étions quatorze garçons, et il y avait là une "Schtroumpchette", la seule fille de la classe, Patricia, bonne élève, qui venait d'un endroit perdu dans les confins de Saône-et-Loire. Ne pouvant rentrer chez elle que le week-end, elle était donc pensionnaire. C'était un drôle de hasard, car dans toutes les classes où j'avais étudié l'électronique, que ce soit en CAP, en Brevet d'Etudes Professionnelles, il y avait toujours une seule fille dans la filière.

Parmi nos copains, Eric, presque toujours absent, très bon en philosophie, et qui avait d'ailleurs eu de très bonnes notes au bac de français en fin de première. Alors, en maths, en physique et en électronique, c'était plutôt la galère pour lui. Il voulut changer de classe en cours d'année. Etant plus littéraire, il voulut aller en terminale A (L actuellement) vu ses bonnes notes, et le coefficient élevé dans cette matière au Bac.

Lors du dernier mois, les soirs d'été, on faisait des parties d'échecs, et un Sergent entra dans la chambre, étonné que je joue aux échecs avec Stéphane. "*Arrêtez de perdre votre temps, vous êtes trop bête pour savoir y jouer*" me dit ce Sergent d'un air hébété.

Plus qu'une seule semaine d'armée à faire, en plein été, je me languissais d'en finir ... On fit une ultime séance de tir, cette fois-ci en nocturne. Et pas n'importe où. Dans un champ de tir près d'un bois, où vers deux heures du matin on tirait encore dans des cibles lointaines, à peine éclairées, en forme de demi-lune. Un corbeau croassa près de nous, dans le noir. Un entrepôt vide, totalement métallique, se trouvait à proximité, nos tirs résonnaient comme à l'intérieur d'une cathédrale. Cela fichait la chair de poule !

Quand les copains voyaient qu'il ne me restait que quelques jours à tirer, ils me disaient : "*On ne peut pas te foutre la paix, toi libérable dans moins d'une semaine ?*". J'étais du même avis qu'eux, mais il fallait subir. On rentra à quatre heures du matin.

J'appelais mon père, qui vint me chercher à la caserne. J'avais quelque chose d'urgent à faire à la maison. Et je me couchais pour deux heures à peine, et à six heures trente, j'étais debout pour y retourner.

Je me rappelle de bons souvenirs quand même, notamment des week-ends de garde où l'on jouait au Scrabble, au Trivial Pursuit, ou aux cartes, avec un soldat qui, dans la chambre, puait si fort des pieds qu'on lui disait : "*Tire-toi, va te faire amputer des pieds, purée !*", entre autres ...

L'avant-dernier jour, Gilles, un collègue, m'apprit - selon ses dires - que j'aurais été promu première classe, le jour de la libération (?). Je ne saurai jamais la vérité. La veille de mon départ j'avait fait la fête dans un café près de la gare routière, et je m'étais bien saoullé. Au point qu'en rentrant chez moi, je rendis tout. "*Pas de liquide, foutez-moi la paix*" répondis-je à ma mère.

Le dernier jour arriva. Matin frisquet, dernier vendredi du mois d'Août 1991. La veille, j'avais préparé une superbe quille en bois verni, en vue de la faire dédicacer au feutre par chacun des soldats des Transmissions. Une fois arrivé, ce fut la même chose qu'en étant incorporé : tout le parcours mais en sens inverse. Il fallait tout restituer, sauf les sous-vêtements.

Vers midi, j'étais en survêtement bleu de sport pour déjeuner une dernière fois au réfectoire, et le Lieutenant Alain me vit et me demanda : "*Vous avez quel âge ?*", car il devait savoir que j'étais libéré le jour de mon anniversaire. Je lui répondis que je fêtais mes vingt-trois ans ce même jour. Il me demanda ce que j'allais faire dans l'avenir. Je répondis "Poursuite d'études". Il me souhaita un bon anniversaire et bon courage. Ce fut le dernier officier que je croisais sans le savoir. A quatorze heures, et cette fois-ci habillé en civil, je regardais les sept autres lits de mes collègues dans la chambre une dernière fois. J'étais certes le moins gradé, mais celui qui partait ... le plus tôt ! Je croisais le Sergent Nicolas, lui serrait la main une dernière fois, mais plus personne dehors. Les autres étaient partis je ne sais où, sur un chantier derrière la caserne probablement. Je franchis donc le portail une dernière fois. Dehors, la vie civile, la liberté, libéré de tous ces ordres, missions en Allemagne et tours de garde.

Ma mère m'accueillera bras ouverts dans l'entrée de la maison, avec des banderoles où elle avait écrit : "*Vive le Quillard*". Et là, j'ai réalisé que j'avais fait un oubli irréparable. La belle quille, toute de bois verni, était restée dans un coin du salon, vierge de toutes signatures et dédicaces des mes copains. Quelle dommage de l'avoir oubliée ! Et je ne recevrai jamais mon diplôme de radiotélégraphiste militaire. Un comble !!!

- Mardi 2 Février 1988 -

L'appendice caudal ???

— Au début de l'année 1988, au Lycée Technique où j'étudiais, on nous avait tous convoqués, un par un, pour nous informer qu'un stage non rémunéré en entreprise était obligatoire dans notre cursus.

J'avais vu le Chef des Travaux du Lycée, et un employeur m'intéressait. Il était commerçant en centre-ville, et je le connaissais en tant que client. Et comme il avait des activités hors de son commerce, j'étais attiré par tout cela.

Il accepta de me prendre. La durée du stage était initialement prévue sur trois semaines. Cela commençait fort bien, le dernier Mardi de Janvier 1988, on ne travaillait pas le lundi. Je fis donc connaissance de ce patron pointilleux et de ses deux employés.

Il fallait voir la caverne d'Ali Baba qui se trouvait au sous-sol. Il y avait du matériel partout. La première semaine se passa fort bien, puis le Mardi 2 Février je fus pris de violentes douleurs dans le bas ventre. Et comme je m'entendais bien avec les deux employés, j'entendis : "*C'est pas grave ce petit, c'est pour bientôt*", me disait l'un deux en plaisantant. Mais le mal persistait et en début d'après-midi, je décidai d'aller consulter mon médecin traitant. Ce dernier ne jugea pas cela utile. La journée passa ... Et le soir, je me retrouvai ... sur le billard.

Quelle drôle d'ambiance dans ce bloc opératoire. Une température quasi glaciale, et une seringue piquée dans l'articulation du bras gauche, pour injecter de quoi bien vous endormir. Le sommeil vint, et tout le monde se mit à l'oeuvre. Tout à coup, je me réveillais sans bouger, et entendit tous les bruits. Ce ne fut qu'éphémère, quelques secondes à peine, et je retombais dans les bras de Morphée à nouveau.

Je me réveillai seul dans la chambre, et ma mère puis mon père arrivèrent. "*Je t'aime ma chérie, je vais t'faire un bébé*". Il paraît que je hurlais cette phrase pendant la phase de réveil. Ma mère dit alors aux infirmières : "*C'est normal, il pense à sa petite-amie*". Ces dernières, dubitatives, se demandaient à quelle famille de fous je pouvais bien faire partie ...

Le stage en entreprise s'arrêta là, au bout d'une petite semaine, au lieu de trois. La convalescence commençait à la maison, non sans mal, car à cause de l'absence de drain, je ne cicatrisais pas, et un gros abcès apparut au niveau de l'opération. Le médecin traitant qui affirmait que .. "*c'était tout sauf une crise d'appendicite*".

Le chirurgien me rappela, et à vif creva cet abcès purulent. Tout alla dans un récipient en inox en forme de haricot. La douleur fut si intense que je mis la main à l'intérieur. "*Malheureux, vite, amenez de l'eau de javel pour arroser tout cela*", criait le chirurgien. "*Maintenant, il va nous faire un panaris !*". Et tout fut nettoyé en un clin d'oeil.

Puis, au bout de quelques semaines, ce fut le grand retour au lycée, où les copains ne crurent pas à cette histoire. Pour eux, ce n'était que de la comédie, et que j'étais bien trop douillet ... Puis avec le temps, tout fut oublié, et que cet appendice ne repousserait jamais !

- Samedi 3 Juin 1989 -

La plus grosse colère de ma vie ...

— J'avais vu une publicité à la télé, concernant une compilation avec plein d'artistes, et je cumulais, par le biais d'une carte de fidélité, des points chez mon disquaire. Parti à pied en ville depuis chez moi, j'avais été rendre visite à une tante de ma mère, hospitalisée depuis peu car victime d'un infarctus. Le temps était chaud et sec, lourd, mais normal pour la saison. J'entrais dans sa chambre. Agnès, de son prénom, était alitée mais cela lui faisait plaisir d'avoir quelqu'un à son chevet. Voyant mon sac, elle dit *"Encore des disques ? Tu as encore claqué tes petites économies ?"*. Pour quelqu'un comme elle, très économe, cela ressemblait presque à un sacrilège.

Puis, je remontais à la maison à pied, après cette courte visite. Il fallait que je mette de l'ordre dans la maison avant que ma mère ne rentre de son travail. Machinalement j'allumai la télé, où l'on parlait d'évènements d'actualités, et surtout de ce qui se passait en Chine. On avait déjà tous des soupçons du *"On nous cache tout, on nous dit rien"* titre de la chanson de Jacques Dutronc.

J'imaginai ce mal être, et surtout d'être enfermé à longueur de journée à étudier dans une chambre. Cela rendait à moitié fou et dangereux de s'isoler à ce point. Je ne supportais absolument plus rien, même plus ces trains qui circulaient sur cette ligne à deux pas de la maison. C'était presque devenu comme un isolement total, entièrement reclus du monde. J'en étais venu même à me calfeutrer totalement dans cette pièce, pour ne plus entendre ce qui venait de l'extérieur.

Le soir venant, j'étais passé dans l'immense atelier de mon grand-père, et comme j'avais organisé une pièce pour y mettre du matériel, il fallait y aller pour enfin ranger ces disques achetés l'après-midi.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, peu de temps après, quand je décidai de rentrer pour aller me coucher. Vers 23 heures, je remarquai que dans ma chambre, mon père avait tout arraché ce calfeutrage - qui à ses yeux n'était qu'inutile et débile. La folie me prit subitement, lui demandant de remettre tout cela, sans résultat. Je me mis à casser les trois carreaux de la fenêtre, dans un fracas énorme. Une quantité impressionnante de débris de verre jonchaient le sol, il y en avait partout. Et tout à coup, j'eus une sorte de malaise, comme un évanouissement. Ma mère se leva alors, ouvrit la porte et constata les dégâts.

Le lendemain matin, comme tous les jours, elle alla voir ma grand-mère Denise, pour lui raconter mon coup de folie. Quand la matinée du Dimanche 4 Juin arrivait presque à sa fin, elle me reçut chez elle avec de beaux compliments : *"Qu'est-ce qui te prends ? Tu deviens fou ?"*, d'un air peiné. Je lui racontais tout, et que par respect je n'avais pas d'ordre à donner à mon père, que cela ne tenait effectivement absolument pas debout ...

Actuellement, il ne se passe pas une journée où je ne pense pas à cette folie et à ce malaise. Drôle de coïncidence, où se sont passés au même moment les massacres de la place de Tian'anmen en Chine. Drôle et triste révolution.

Il eut le culot, à la fin de son service militaire, de vouloir signer un engagement de volontariat de service long. Il sera "rabiste", c'est-à-dire qu'il aura effectué la moitié de son nombre de jours d'arrêt, cumulés en plus de la durée légale du service militaire, rabiste de deux mois. Mais après ce délai, il entra, le jour de sa libération, dans le bureau du Capitaine d'unité, ouvrant la porte d'un grand coup de pied, le saisit par le cou et vociféra : *"On se reverra, espèce de minable"*, le lâchant comme une m... dans son fauteuil. On le mit dehors de force.

A l'extérieur, il continuait à hurler devant le portail : *"Allez vous faire f... bande d'en..."*, au point que l'Officier de garde le menaça d'appeler la police. Il partit enfin. Ouf !

Quand le mois de Juillet allait bientôt se terminer, cela sentait bon car je savais qu'il n'y avait plus qu'un petit mois à faire. A ce stade, j'étais devenu libérable. On avait un protocole strict : les deux premiers mois, on nous appelait "les bleus", puis les deux suivants "les gris", et ensuite "les anciens", puis "les pierrots". Car, après six mois d'ancienneté, on se faisait arracher tous nos boutons, et l'on devait ensuite les recoudre nous-mêmes ... Ensuite "les quillards", puis enfin "les libérables" pour les deux derniers mois. Fin Juillet, il était prévu que l'on nous fasse faire un raid dans le Morvan, après une excursion à bord d'un autocar militaire, et l'on nous laissait en groupe à Anost, à la limite de la Nièvre et de la Saône-et-Loire. S'en suivra une longue marche à pied, de plusieurs dizaines de kilomètres, sous un soleil de plomb. Le plus fort est que la veille, j'avais 39° C de fièvre, et j'avais voulu consulter le médecin de l'armée sans résultat.

"Oh peuchérette, dis plutôt que tu ne veux pas faire le raid" affirmait le Sergent Nicolas. La marche me fit tellement suer, que la fièvre passa. Sur le camp, au bord du Lac des Settons, se trouvait des touristes étrangers et surtout de belles Néerlandaises à la peau cuivrée, et aux longs cheveux d'or. De véritables créatures de rêve sur les rives du Lac du Morvan !

Nous avions tous monté nos tentes, en vue de bivouaquer la nuit. Les copains arrachèrent les sardines de ma tente pour me faire sortir de là, croyant que j'allais draguer ces belles demoiselles. La barrière de la langue était bien là, elles ne parlaient pas un seul mot de la langue de Molière. Impossible de se comprendre, même en anglais. Leur fort accent semblait être du charabia.

Les gradés nous regardaient tous, et ils eurent l'idée de donner notre nourriture aux touristes. Cela provoqua presque une mini émeute, et on dû faire la popote du soir. Je fus alors surpris de voir l'ex Caporal Bernard - celui qui fut dégradé pour le vol du chéquier - avec sa bande. Il semblait bien pensif et ne parlait pas.

La nuit passa. On se relayait pour les tours de garde. Le lendemain matin, dès le lever du jour, on se baladait très librement au bord du lac, par un matin très frais. Mais plus de jolies nayades des Pays-Bas ! Elles avaient toutes disparu, laissant plein d'immondices au sol, que l'on devait ramasser. Les Travaux d'Intérêt Généraux (T.I.G.) continuaient même en dehors de la caserne !

Quand nous fûmes tous revenus, je retrouvais Stéphane dans la chambrée, un appelé qui avait fait un stage de chiffreur à Metz-en-Moselle, et qui s'était fait prendre à faire du trafic de drogue. Bilan : 40 jours d'arrêt, et son diplôme de chiffreur ne lui serait jamais décerné. Fort sympathique ce Stéphane, il m'avait appris à jouer aux échecs. C'était un très bon joueur. Il savait comment se débrouiller dans ce jeu de stratégie, pour toujours gagner.

Vincent sera consigné un week-end, mais promu première classe la semaine suivante. Incroyable. Car tout soldat puni était privé d'une promotion quelconque.

Du côté du fourier, c'était la panique. Tous les draps que chaque soldat remenait pour les faire laver, puis échanger, disparaissaient à vue d'oeil. Un de nos Sergents, Nicolas, aidait ce fourrier, et avait été désigné responsable. Ce petit manège dura quelques temps, sans que l'on trouvât l'origine de ces étranges disparitions. Au point que notre chef, l'Adjutant Thierry - lors d'une réunion entre soldats des Transmissions - dit "On ne sait pas qui nous vole les draps, celui qui fait ça a peut-être l'envie de monter un hôtel, on ne sait jamais ...". On ira même jusqu'à soupçonner un Officier, un Capitaine, sans en avoir la preuve absolue. Mais le Sergent Nicolas a bien failli perdre sa place à cause de cela. En réalité, on n'a jamais su qui volait de si beaux draps ...

Le mois de Juillet commençait, et j'observais ces quelques irréductibles au service militaire, des insoumis, de fortes têtes. Comme cet appelé, qui venait de Fontaine, une commune limitrophe de Grenoble, et qui passait tout son temps puni pour toutes sortes de bêtises possibles et parfois même inimaginables. Tutoyant les gradés, les insultant même, n'obéissant pas aux ordres, cassant du matériel volontairement, désertant même ... La panoplie était complète. Quand on a décidé de le mettre "au trou", il eut l'idée géniale - dans son cachot de trois mètres carrés muni d'une porte cadenassée, et d'une fenêtre sans vitre mais avec quelques barreaux, de mettre le feu à son édredon (on ne sait comment). Le Colonel ne s'en souciait pas, le laissa dormir les nuits restantes ... sur les ressorts ! Au point que certains collègues semblaient outrés, disant que l'on ne ferait même pas cela à un animal. Le soldat le plus impliqué dans certaines injustices s'appelaient Chapon. Un Adjutant l'appelaient même "Gros Coq". Cela semblait peu respectueux pour un garçon qui était ingénieur dans le civil.

Un autre appelé, forte tête également, dont je tairai le nom, avait fait fort. Il venait d'un bourg de campagne, pas loin de la caserne, et avait été "pistonné" pour ne pas être éloigné de son domicile, et très bien noté, par ailleurs. Puis un jour, son destin militaire bascula. Il fut puni à cause d'un autre soldat, mais n'y était absolument pour rien. Je ne me rappelle plus qu'elle en était la cause, mais il avait épuisé tous les recours pour ne pas être puni. En vain. Il refusa de signer les vingt jours d'arrêt que le Capitaine d'unité lui avait infligé. Et non content de ce verdict, il s'empressa un vendredi soir, juste avant de partir en week-end, d'aller à l'entrepôt des véhicules militaires - où il y avait eu l'affaire du camion réparé au chewing-gum - et de monter dans un 4x4 Peugeot P4. Il fonça droit dans un mur, fracassa le véhicule et endommagea le mur.

Quand on l'interrogea et lui demanda dans quel but il avait fait cela, il répondit que c'était par vengeance, d'avoir été puni pour rien, et que là les vingt jours il les méritait. Alors, il fut condamné au maximum, à quarante jours d'arrêt, et il refusa à nouveau de signer le bulletin de punition. Cette procédure dura trois mois, jusqu'au jour où, lors d'un rassemblement de batterie, un matin, l'Officier au service de la semaine, annonça à haute et vive voix : "Monsieur François Mitterrand, Président de la République, et Chef de Armées, punit à quarante jours d'arrêt le soldat X". Et là, la sentence était irrévocable.

De force ou pas, il dû signer le bulletin de punition, et fut mis aux arrêts. S'en suivront des outrages aux engagés, officiers et sous-officiers, désertions, et même ... refus de se couper les cheveux.

- Mardi 2 Octobre 1990 -

Le rire du Sergent ...

(à tous ceux qui croient que j'ai été réformé P4, ils peuvent "zapper" ce chapitre.

— Brouillard très épais à couper au couteau, le jour où j'étais incorporé au régiment pour y effectuer mon service militaire. Le matin même, mes parents m'avaient accompagné, et étaient très émus. Comme beaucoup de jeunes de mon âge, on était tous pareils, à avoir essayé de se faire réformer pour ne pas être sous les drapeaux.

Jour J arrivé. Le Caporal à l'accueil me demanda ma convocation, une pièce d'identité, et hop, il me fit entrer dans une grande pièce où tout un groupe de futurs soldats attendait. Drôle d'accueil, personne ne se connaissait, on venait tous de tous les coins de France. Le seul point commun était que l'on avait le même âge.

Premier passage chez le "fourier" (mot très utilisé dans l'Armée pour emprunter du matériel) pour recevoir notre couchage, en passant chacun son tour, en file indienne. Puis ensuite, aller manger dans "l'ordinaire" (mot choisi également pour désigner le restaurant ou la cantine). Nous étions tous habillés en survêtement bleu Gilles, mais l'uniforme n'allait pas tarder à être porté. Dans une organisation bien cadencée, le repas pris n'était pas si mauvais. Une des nouvelles recrues avait des cheveux longs arrivant jusqu'aux fesses. Un soldat appelé d'un contingent précédent, et bien aguerri, vit cette tête, et cria : "Quitte ta perruque !". Toute la salle se mit alors à rire. Et dans l'après-midi, l'on passa tous chez ce jeune garçon, improvisé coiffeur pour l'occasion. La longue "perruque" du collègue finit en morceaux sur le sol. Il devint méconnaissable avec la boule à zéro. Aucun n'eut de traitement de faveur. Adieu bouclettes, catogans et autres fantaisies, les boules à zéro se succédant les unes après les autres.

Dans la foulée, ce fut le passage chez un autre fourier pour y recevoir nos vêtements, des treillis parfois riquiquis, et de grosses bottes noires, lourdes, appelées rangers, ayant déjà bien servi auparavant, et qui étaient bourrées de microbes.

Le lendemain matin, nous avons rendez-vous devant un Officiel-Conseil pour un questionnaire privé : si nous avons un emploi, notre niveau d'études, et surtout ce que l'on désirait faire pendant cette année de service militaire. Les choses plus intéressantes allaient arriver peu après. Un test piscine, un jeudi matin, pour vérifier nos aptitudes à la natation, puis un bivouac en plein terrain militaire, dans une zone moitié prairie, moitié forêt. Et ensuite, notre première expérience de tir au fusil d'assaut, le céléberrissime F.A.M.A.S.

Dans le champ de tir, une bonne dizaine de cibles les unes à côté des autres, et un soldat devant, à quelques dizaines de mètres. Dix balles chacun, et l'on se devait de viser au milieu de notre cible.

Dans la mienne, aucun impact, et les vingt dans la cible du voisin. Cela commençait bien ! Puis une semaine passa, et le Capitaine de l'Infirmerie - que tous le monde surnommait "Brutos", car il était fort baraqué et vous secouait tel un prunier - nous fit les rappels de vaccins. Aucune compassion pour quiconque, juste vous rappeler à l'ordre, et punir si l'ordre infligé n'était pas effectué. Dans notre piaule, ou chambre dans le vocabulaire de La Grande Muette, nous étions huit, en deux rangées de quatre. Je fis alors la connaissance de Barnard, un jeune garçon totalement illétré, qui venait d'une famille de forains, et qui n'avait jamais mis les pieds dans une salle de classe. On se mit à ses côtés, pour essayer de lui donner des rudiments écrits de la langue de Molière. Il fut transféré vers une autre unité pour y suivre des cours, et on ne le revit jamais. Qu'est devenu Barnard ? Nul ne le saura. Les potes de la piaule me surnommaient Ernest. Pourquoi Ernest ? Il y avait un autre Emmanuel, et il fallait nous démarquer pour éviter toute ambiguïté.

Un jeune appelé du contingent, qui avait fait une Ecole d'Officiers de Réserve (E.O.R.), l'Aspirant Thomas (qu'il fallait appeler mon Lieutenant) nous fit terminer ce que l'on appelait "les classes", c'est-à-dire notre premier mois d'armée, avec des marches et défilés en "colonnes couvertes", des montages et des redémontages et nettoyages d'armes. Et surtout ce que l'on désirait faire "la ventilation", c'est-à-dire qu'une fois que les classes étaient terminées, nous mettre dans un service qui nous conviendrait le mieux. Je lui disais que je souhaitais suivre des cours par correspondance, car j'avais une folle envie de me remettre dans les études dès que ce service militaire serait terminé. Mais la fin semblait bien encore loin.

Cependant, arrivé à la Toussaint, l'Adjudant Thierry nous informa qu'une formation de Radiotélégraphiste était programmée. Je fus empli de joie, et dis que je serais intéressé. Et je fus retenu. Mais je ne me doutais pas de ce qui m'attendait. Durant deux bons mois à enfiler sept heures par jour et cinq jours par semaine, un casque sur les oreilles pour apprendre le fameux code Morse, du nom de son inventeur, cours appelé communément "L.A.S." ou Lecture Au Son. Je me réveillais même les nuits en entendant du Morse dans ma tête. C'était vraisemblablement la meilleure des solutions pour l'apprendre, ayant déjà essayé tout seul bien des années avant, sans y être arrivé, en lisant les points et les traits inscrits sur les boîtiers de talkies-walkies d'enfant que j'avais dans mon atelier. Le stage de radiotélégraphiste était ponctué, de temps à autre, par des sorties sur le terrain qui, selon l'Adjudant Thierry, était "le seul moyen pour apprendre", alors que l'on se gelait dehors.

Quand le mois de décembre fut bien entamé, on fit une sortie inhabituelle en pleine forêt ; aucun matériel ne fonctionnait ... et je montais pendant un week-end ma première garde. Nous étions de faction toutes les quatre heures - pendant que l'on se reposait -, puis deux heures dehors à surveiller le quartier en plein froid. Je ne pus m'empêcher de m'endormir dans un coin, dans une Peugeot P4, où personne ne me verrait. Erreur ! Un Maréchal des Logis passa par là, et vit ce petit manège. Je crus que je serais puni car cette action de ma part relevait plutôt de l'inconscience. Finalement, il n'y aura rien, l'affaire sera bien vite classée sans suite. J'aurais pourtant pu passer mon Noël 1990 et le Premier de l'An 1991 au gnouf !

On ne pouvait jamais entrer dans ce local, classé confidentiel défense, mais pourtant il y eut une faille. Parmi les cuisiniers du Mess, il y avait un soldat deuxième classe, déjà bien connu pour son indiscipline et ses insoumissions aux ordres. Un autre, caporal, et fier d'avoir été le major de sa promotion, très bien noté, et connaissant bien son métier, l'exerçant déjà dans le civil. Et, enfin, deux autres simples soldats.

Ces quatre sbires décidèrent de partir ensemble pour une escapade à Sète, une des plus grandes villes de l'Hérault. Coïncidence frappante, un des trois chiffreurs, en face des cuisines du Mess, avait porté plainte, car son chéquier avait disparu peu avant la permission de longue durée, des quatre cuistots. La Gendarmerie s'est rapidement saisie de l'affaire, et n'ayant pas de doute, passeront les quatre soldats partis dans le Sud. Ils revinrent au régiment et passèrent aux aveux. Plusieurs chèques portant de fausses signatures avaient été émis et débités sur le dos du pauvre chiffreur !

Dans un premier temps, les quatre appelés furent envoyés au Chef de Corps, le Colonel qui dirigeait l'ensemble de la caserne, et furent admonestés avec vigueur les uns après les autres, le Colonel ayant infligé en premier appel la punition maximale à chacun d'eux : quarante jours d'arrêt. Le soldat, initialement responsable, écopait de la même sentence. Il s'en fichait car il avait déjà été puni maintes et maintes fois pour des fautes diverses. Le plus grave était qu'il avait influencé ses trois camarades, dont le Caporal Bernard. Quand son tour arriva d'entrer dans le bureau du Colonel, ce dernier lui intima l'ordre de s'asseoir. Il vint vers lui, lui arracha les galons à chaque épaule, ainsi que son petit carré vert kaki fixé avec un scratch sur sa poitrine, où était cousu son grade.

"Pour votre indélicatesse, vous le savez Bernard, vous n'êtes plus Caporal", lui dit le Colonel, furieux. Bernard se mit à rougir, comme une vulgaire brique, sans dire mot. Lui qui était jadis si fier d'arborer son petit grade de Caporal, se trouvait au rang de deuxième pompe ! Tout le mois à avoir fait le Peloton d'Elèves Gradés, réduit à néant, mais la faute était grave.

Je le revoyais, passant dehors, honteux, et parfois passant ses doigts sur l'emplacement de son regretté grade. Cela semblait bien lui manquer ..., mais il n'eut que vingt jours d'arrêt.

Une semaine passa. L'Adjudant, qui était de permanence dans notre unité, décida de nous faire subir une séance de P.A.V., par une chaude après-midi. Cela ne semble rien vouloir dire, mais signifie Passage en Air Vicié. A côté du foyer, une pièce toute en béton, munie de petites fenêtres en forme de meurtrières. On nous donnait à chacun un A.N.P. (Appareil Normal de Protection), en fait un masque à gaz munie d'une cartouche interchangeable à charbon.

Le but du jeu était d'entrer dans ce local, un à un, puis une fois tous enfermés, l'Adjudant jetait au sol une sorte d'ampoule de verre contenant une substance proche de celle des boules puantes du commerce. Il nous ordonna de nous mettre en binôme et d'échanger nos cartouches. On devait se retenir de respirer dans une atmosphère si confinée. Au sol, un gars trouva une bûche de bois coupée, et se mit à jouer au foot avec, et ils se la passèrent les uns les autres. Et ce qui devait arriver, arriva. La bûche vola à travers la pièce, et alla fracasser la vitre d'une fenêtre. Tous les soldats se mirent à rire si fort qu'on entendait couiner des "UiUiUi" sous les masques. L'Adjudant ouvrit la porte, et hurla : "Qui a fait ça ?". Vincent, un de mes amis, cria "c'est moi". Il fut mis dehors, puni. Les rires cessèrent.

Le 1ère Classe Fournier était de garde également, et il accepta de m'accompagner. Arrivés sur les lieux de l'entrepôt, on trouva le Berliet à percevoir et sa citerne. Dans les locaux qui étaient immenses, les camions étaient rangés en marche arrière, les uns à côté des autres, et un poteau d'acier entre chaque engin. La manoeuvre s'annonçait périlleuse. Il fallait avancer le camion (qui n'était pas le bon) pour sortir la remorque citerne derrière, et garer ce camion en marche arrière. Le bon véhicule était à trente mètres de là.

Fournier prit les commandes du véhicule. Je le guidais, mais son strabisme divergent (il louchait en écartant les yeux ; il aurait dû, au contraire, avoir une vision panoramique), fit qu'il heurta violemment le poteau sur le coin arrière droit. Quel fracas de tôles ! Sur le poteau, était fixé un gros extincteur, qui dans le choc se détacha et se brisa net, et tomba dans un bruit sourd sur le sol en béton.

Comment le refixer à ce poteau ? Heureusement, dans chaque véhicule se trouvait un "lot de bord", et par chance du fil de fer. On ligota donc l'extincteur au poteau. Par miracle cela tenait, système D ...

Le plus grave dans cette histoire - outre cette réparation expresse - c'était le camion. C'était un véhicule de logistique, qui servait - lors de sorties sur le terrain - à faire communiquer les différentes sections entre elles. Sur le plateau arrière, était installé une sorte d'Algeco peint en tenue de camouflage, vert kaki (ou vert armée), marron et noir. On appelait cela un "shelter" qui signifie abri en anglais, bourré de matériel électronique ultra sophistiqué. On pouvait y entrer grâce à une petite échelle située à l'arrière. Une porte haute mais étroite donnait sur cette échelle qui était excentrée toute à la droite à l'arrière du véhicule. L'échelle était pivotable sur un axe et, une fois repliée, était plaquée contre cette porte arrière, à la verticale. Un des deux boulons de fixation de l'échelle dépassait sur le bord à droite, et dans le choc contre le poteau, était sectionné presque à ras. L'échelle ne tenait donc plus qu'avec un seul boulon sur sa gauche, et une fois décadennassée et descendue, ne tenait quasiment plus. Que faire ? Nous nous regardions Fournier et moi, paniqués. Je lui dis "*Je vais me dénoncer, dire que c'est moi qui ait commis cette maladresse*". Et Fournier de rétorquer "*T'es fou, faut pas l'dire que c'est toi, tu vas te retrouver au gnouf !!!*". Il faut dire que quelques mois plus tôt, une manoeuvre malheureuse, du même genre (et là, je n'y était pour rien, je ne guidais personne) avait failli - après emboutissage de la calandre d'un camion, me coûter une sanction. Cela fut vite étouffé. Mais là, ce n'était pas la même chose, car ce camion devait servir le lundi suivant pour une sortie de terrain des batteries de tirs au camp de La Courtine, dans la Creuse.

Comment réparer une telle gaffe ? Machinalement, je regardais le sol et trouvais un bon vieux chewing-gum, type Malabar, encore bien ramolli, et j'avais dans ma main droite le boulon sectionné. "*Regarde Fournier ce que j'ai trouvé*". Je ramassais le chewing-gum, le malaxais entre mes doigts, et le mit dans le trou un peu creux du boulon. Et le plus fort, fut que j'enfonçai le boulon dessus, et que tout tenait. On avait réussi à remettre ce boulon cassé, et on n'y voyait que du feu. Bravo pour le camion réparé au chewing-gum !

Le lundi matin arriva, après avoir passé un week-end relativement stressé. Mon père m'avait rendu visite à la caserne, et j'avais pu lui remettre son cadeau. Le camion passa en révision, et l'échelle fut réparée par des pros cette fois-ci, mais personne ne sut qu'il avait été réparé au Malabar !

Juillet 1991 - Dans le mess des Officiers - bâtiment vétuste de trois étages - se trouvaient au 1er étage les cuistos pour gradés, et en face sur le même palier, le bunker ultra-sécurisé des chiffreurs.

La fin du mois de décembre arrivait, et l'on nous fit passer l'examen final de radiotélégraphiste, avec à la clé du code morse, des questions théoriques de procédures radio, et des questions techniques sur le matériel militaire radio. Je l'obtins haut la main. Sur dix-huit, nous fûmes seize à l'obtenir.

Le mois de Janvier 1991 commença, et on nous reventila. Je souhaitais, comme d'autres camarades de chambrée, passer plutôt mon permis poids-lourds, que de suivre le Peloton d'Elèves Gradés (P.E.G.), pour accéder au grade de Brigadier (ou Caporal). A quoi cela me servirait-il plus tard dans le civil ? Probablement à pas grand chose, si ce n'est être rappelé en tant que réserviste. Donc motus. Ce mois de Janvier fut rude, avec de bons frimas, et beaucoup de neige aussi.

Je me souvenais alors de l'été 1990, où j'avais été avec mes parents à Lourdes dans les Hautes-Pyrénées, puis à Chamonix-Mont-Blanc dans les Alpes au mois de Juillet, et cela semblait bien loin ...

Le permis poids-lourds militaire en poche, on devait ensuite suivre une formation R.I.T.A. ou Réseau Intégré de Transmission Automatique, acronyme citant un système de transmissions digitales cryptées pour l'armée, et dans les transmissions où je me trouvais, c'était "l'Arme qui unit les Armes". Il fallait donc par conséquent effectuer des services en campagne (ou des manoeuvres), souvent complexes et périlleuses.

La première fut programmée fin Janvier, et un évènement mondial allait surgir : la guerre du Golfe au Koweït, où le président américain George Bush (père) allait traquer l'introuvable Saddam Hussein. Dans notre chambre, un collègue avait installé une télé, certes vieille, en noir et blanc, où l'on ressentait la guerre au Proche-Orient à longueur de journée, tantôt le lancer de missiles skuds, et les raids américains. Le plus terrible allait nous arriver, et cette nouvelle ne nous réjouissait guère. Nous fûmes tous confinés durant trois bonnes semaines à la caserne. Le mois de Février étant très froid, on nous avait concocté une manoeuvre pendant une semaine, dans un coin proche de La Machine, une commune de la Nièvre. On changeait tous les jours de campement, et il fallait démonter et tout remonter, et l'on passa une nuit glaciale à - 11° C, en se relayant pour remettre de l'essence dans les groupes électrogènes censés faire fonctionner le chauffage dans des abris où dormaient confortablement des gradés. Et le plus difficile était que je prenais, entre deux tours de gardes, des cours par correspondance.

Durant ce service en campagne, il y avait quelque chose que je regrettais amèrement d'avoir raté - étant à l'époque un grand fan du groupe pop-rock français Niagara, le célèbre duo formé par Muriel Moreno et Daniel Chenevez - le concert qu'ils donnaient à la Maison de la Culture de Nevers. J'aurais tant aimé m'y rendre pour les voir ... Oubliés les "Tckiki-Boum", les "Je dois m'en aller" et autres !

Le mois de Février commençait à bientôt se terminer, et une manoeuvre était prévue au campement de La Courtine dans la Creuse, mais fut annulée par l'Etat-Major, à cause de la neige trop abondante. On aurait dû avoir des treillis de couleur blanche pour mieux se confondre dans la nature !

Quelques temps plus tard, on apprit une bien triste nouvelle. Un soldat appelé, de notre contingent, se plaignait de douleurs atroces à la nuque, de raideurs et de fièvre persistante. Il décida de passer à l'infirmerie.

Le médecin militaire "Brutos" ne pensait pas trop à la gravité de son état, mais lui accorda quand même une permission pour le week-end. Le samedi matin, ce soldat si malade, tomba dans le coma, chez lui. Ses parents appelèrent les urgences, et il fut transporté à l'hôpital dans un état critique. Stéphane, de son vrai prénom, décèdera quelques heures plus tard d'une méningite cérébro-spinale foudroyante. Il était charpentier dans le civil, travaillait dans l'établissement de son père, et était fiancé. Il devait se marier trois mois plus tard.

Nous fûmes alors tous convoqués par des médecins militaires et infirmiers des Armées, réquisitionnés de toute la région, pour subir tous individuellement un vaccin, afin d'éviter une éventuelle contagion. Dans la chambre de Stéphane - qui fut rapidement isolée et fermée - son couchage et l'intégralité de son paquetage, furent incinérés.

Le Capitaine de Batterie de Commandement et de Service (B.C.S.) ordonna à cinq jeunes appelés d'assister à ses obsèques, et une minute de silence fut observée lors du prochain rassemblement.

Lors de l'incorporation des recrues, au début du mois de Mars, un des jeunes voulut se faire réformer, mais n'y arriva pas. Il se fera, en vain, passer pour fou, simulant des crises de nerfs, mettant tout sens dessus-dessous la piaule ... jusqu'à jeter un extincteur par la fenêtre. Cela dura des mois !

Au mois de Mars, nous partions tous pour une manoeuvre dans l'Est de la France, toujours par des températures glaciales, et avec des campements de fortune dans des shelters (sortes d'Algécos) montés sur des plateformes de camions, bivouacs improvisés. La nature se réveillait et le printemps ne semblait plus très loin.

On fit une étape à Saint-Sulpice, et une autre étape dans l'Yonne. Dans un autre campement un peu plus loin, je vis, au loin, les copains monter une immense antenne, partant de travers, et qui semblait tomber sur la voie ferrée. Cela aurait pu tourner au drame, mais évité de justesse, car la ligne était électrifiée, et l'antenne aurait pu tomber sur les caténaires. Les gars ont eu probablement la peur de leur vie.

Tandis que le mois d'Avril commençait, une autre manoeuvre nous avait été préparée, dans l'Est de la France. Cette fois-ci à Colombey-Les-Deux-Eglises, dans la Meuse, village où se trouve la sépulture du Général de Gaulle. Je ne pus y aller, une bonne grippe me clouant au lit. Un médecin militaire, qui était un appelé, vint à la maison me prescrire une semaine d'arrêt, et une exemption de terrain pour la reprise, la manoeuvre devant se faire dès le lundi de mon retour à la caserne. L'Adjudant Thierry le prit très mal, et voulut même venir me chercher à la maison. Les copains me mirent la pression dès mon retour, en me disant que cela lui passera.

Ce fut un court répit, car deux semaines plus tard, on décollait tous vers le campement de La Cavalerie, dans la cause du Larzac, en Aveyron. Qui ressemblerait bien d'ailleurs à une excursion digne d'une colonie de vacances. Matin très frais ce lundi-là, dès cinq heures du matin. Pour le voyage, on nous avait fait percevoir, contre signature, ces fameuses "Raskettes", c'est-à-dire des sortes de colis où l'on pouvait lire "Ration de Combat Individuelle Réchauffable".

On y trouvait un nécessaire de nourriture, censé nourrir un soldat pour toute une journée. Le contenu de chaque colis pouvait varier sensiblement d'un paquet à l'autre. On y trouvait des biscuits en béton, appelés "Pain de guerre", de forme ronde, impossibles à croquer, même trempés dans l'eau ..., une conserve ou un sachet blanc anonyme, contenant de la soupe en poudre, et une sorte de cachet à enflammer pour la faire réchauffer. Une fois, j'en ai ramené à ma mère à la maison. Elle sentait tellement mauvais qu'elle refusa que je touche à cette mixture immonde.

Le Larzac n'était plus bien loin, le printemps était là, et le climat du Sud regonflait le moral des troupes.

Le premier matin, après le rapport qui suivait le petit-déjeuner, on partit sur le terrain pour effectuer une mission de reconnaissance. Le lendemain, on a pu assister à l'une de nos batteries de tirs (c'était de l'Artillerie), qui préparaient un lancer de missiles tactiques, censés prendre des photos aériennes. Ce fut un échec car celui-ci explosa littéralement en vol, dans un fracas épouvantable. On n'était pas bien loin des 200 décibels !

Cela dura une bonne semaine, et les journées parurent longues. On mangeait normalement dans une cantine militaire, et l'on oubliait ces fameuses rations de combats individuelles réchauffables ! On était tous en bonne compagnie, on travaillait et pilotait en binôme. J'étais avec un appelé qui était Réunionnais, très drôle, et qui aimait beaucoup rire.

La semaine du Larzac arrivait à sa fin, et cela ne fut pas si terrible. On m'avait pourtant monté la tête à piloter un camion GBC 18 KT, de marque Berliet, qui soit-disant n'avait plus ni freins, ni embrayage ... De quoi vous faire "psychoter", ce qui dans le langage militaire voulait dire "vous faire paniquer".

C'était plutôt les essuie-glaces qui faisaient défaut. A Clermont-Ferrand, on eut droit à des averses torrentielles, et ces essuie-glaces - montés tout en haut du pare-brise - faisaient le tour complet, n'ayant plus de butée. On rentrera complètement noyés, car ce satané "Geb" n'avait plus aucune étanchéité sur des sièges inondés, et un plancher couvert d'eau.

Une fois rentrés, on rendait tous le matériel. Puis on obtint tous une permission bien méritée de 72 heures, soit trois jours de week-end.

Le mois de Juin était arrivé, et bientôt la Fête des Pères à souhaiter. Derrière la caserne se trouvait le foyer, où tous les soirs des soldats s'y retrouvaient autour de flippers, et du comptoir. Des souvenirs, comme ce FAMAS miniature, qui abritait un briquet, et que j'achetais pour offrir à mon père.

J'avais donc acheté ce briquet, à l'effigie de ce fusil d'assaut, une bonne semaine avant la Fête des Pères. Dans l'étage où se trouvait notre chambre, il y avait un service de semaine, où résidait de manière permanente un Brigadier (ou Caporal) et un Sous-Officier (Maréchal des Logis ou Sergent), et de manière hebdomadaire cela changeait donc toutes les semaines. A côté de ce local, un tableau de liège fixé au mur, et un planning où était prévu les tours de garde que chaque soldat devait effectuer tel week-end. Et par malchance, le week-end de la Fête des Pères, je fus bloqué à la caserne. Le vendredi soir, on me faisait préparer un camion et une citerne d'une tonne d'eau attelée derrière, que je devais aller chercher dans un entrepôt de véhicules militaires, à quelque cinq cents mètres de là. On m'avait fait passer le permis militaire poids-lourds, mais sans attelage de remorque. Je demandai donc à un autre soldat de m'accompagner, et de me guider pour toutes les manoeuvres, en tant que copilote.